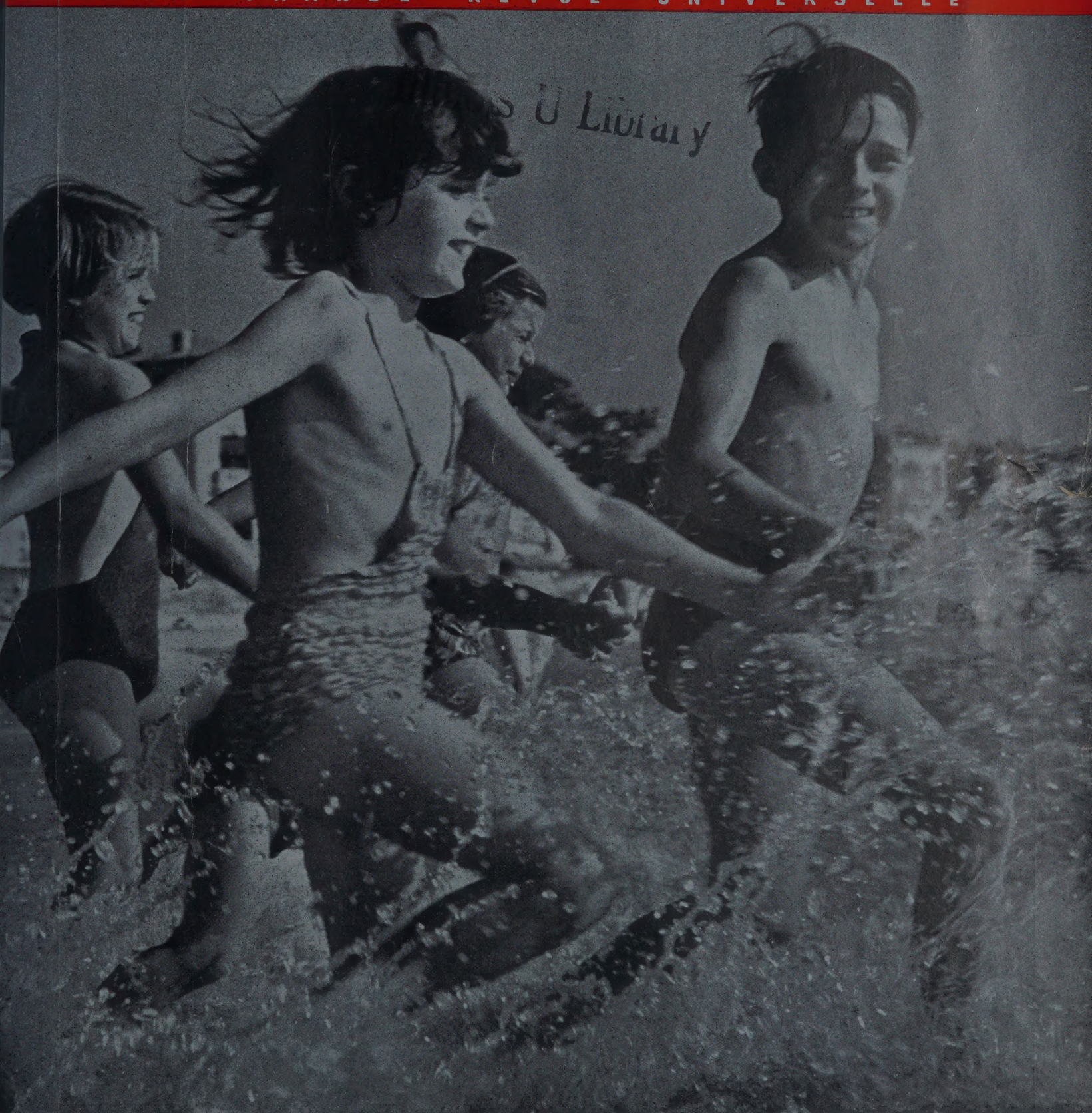
18 AOUT 1951

N° 305 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE



PLAISIRS DE VACANCES

Le soleil trop rare et les pluies trop nombreuses des premiers mois d'été n'ont pas entravé la massive émigration qui chaque année au mois d'août vide Paris de ses habitants. Les grandes gares de la capitale ont, au contraire, enregistré les chiffres de départs les plus élevés qui aient jamais été atteints, et d'innombrables enfants, joyeux de vivre, ont animé de leurs jeux bruyants les plages de la Manche, de l'Océan et de la Méditerranée. Phot. Robert Doisneau.

ÉDITIONS S.N.E.P. — ILLUSTRATION

UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE

1840-1940

par Ch. AUTRAN et G. G.-TOUDOUZE

Le boulevard des Italiens dans la soirée du 21 février 1848. (Réduction d'une des illustrations de l'ouvrage.)

TOUTE la vie française entre 1840 et 1940, groupée en un magnifique ouvrage sous la plus agréable et la plus artistique des présentations. Tous les aspects de ***la Mode, des Styles, des Arts, des Sciences, des Lettres et des Sports,*** tous les aspects de ***la vie française, populaire, mondaine, religieuse, théâtrale ou pittoresque***. Toutes les manifestations et les événements qui se sont déroulés durant ce ***siècle prodigieux y sont visibles par l'image*** et commentés par un texte vivant.

UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE sera pour chacun de vous — jeunes ou plus âgés — une source de souvenirs et d'enseignement. Outre les heures d'agrément qu'il vous procurera, il vous fournira toute une précieuse documentation réunie à grands frais sur les mouvements scientifiques ou littéraires ainsi que sur ***l'évolution des mœurs, du costume, du décor, de l'architecture, du commerce, de l'industrie, des transports, etc.*** En un mot, sur tous les signes de la vie d'un peuple placé en tête de la civilisation et du progrès.

UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE reconstitue ainsi, pour le plus grand profit de tous, une époque passionnante et prodigieuse, déjà inscrite dans l'histoire comme l'une des plus géniales dans tous les domaines et demeurée illustre par les noms immortels de Victor HUGO, BALZAC, LAMARTINE, MUSSET, de LESSEPS, PASTEUR, EIFFEL, BRANLY, BERTHELOT, etc.; époque enfin qui aura vu naître ou se développer les plus merveilleuses inventions humaines, telles que ***la photographie, le chemin de fer, l'électricité, l'automobile, l'aviation, le cinéma, la T. S. F., etc.***

Il convenait d'élever à ces cent années un monument digne de les perpétuer dans la mémoire des hommes. C'est ce que nous avons voulu réaliser en éditant « UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE », qui aura sa place dans toutes les bibliothèques judicieusement constituées.

UN LIVRE D'ART PASSIONNANT
UN DOCUMENTAIRE UNIQUE
LA RÉCAPITULATION VIVANTE D'UN SIÈCLE PRODIGIEUX

UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE vous est offert en un important volume, format 39 × 29,5 centimètres, d'environ 400 pages illustrées, piquées sur toile, sous couverture artistique repliée sur carton. Il comporte un millier de reproductions, avec de ***nombreux hors-texte en couleurs,*** œuvres des plus grands artistes de l'époque. Il est présenté dans un étui de grand luxe et du meilleur goût. Sa réalisation d'une haute qualité et sa parfaite exécution en font un ouvrage digne du renom mondial de notre maison.

PRIX de VENTE pour la France et l'Afrique du Nord :

5.400 francs livraison franco de port.

POUR LES COLONIES ET L'ÉTRANGER, CE PRIX SERA MAJORÉ DES FRAIS D'EXPÉDITION

Ouvrage entièrement terminé, livrable immédiatement.

Pour le recevoir, prière de remplir ou copier le bulletin ci-dessous et de l'adresser aux :

ÉDITIONS S. N. E. P. — ILLUSTRATION
13, rue Saint-Georges, PARIS (9e)

Réunion familière chez Sarah Bernhardt.

ÉDITIONS S. N. E. P. — ILLUSTRATION
13, rue Saint-Georges, PARIS-9e

Veuillez m'adresser votre ouvrage *Un Siècle de vie française*, dont le prix pour la France est de 5.400 francs, que je vous règle (1) par mandat postal, par chèque bancaire ou chèque postal (Paris 9062-88).
Frais de port en plus pour les Colonies et l'Etranger

Nom .....

Prénoms .....

Profession .....

Adresse .....

Ville ..... Départ .....

Date .....

Signature :

(1) Prière de rayer les mentions inutiles.

Le marché une fois par semaine...

Tout le secret d'acheter dans les meilleures conditions et de s'épargner d'inutiles fatigues tient dans le MASTER 741 "FRIGIDAIRE". Ce réfrigérateur international de grande capacité, permet de ne plus faire le marché qu'une fois par semaine pour une famille de 4 à 8 personnes. Grâce à ses dimensions réduites, il trouve place même dans les petites cuisines.

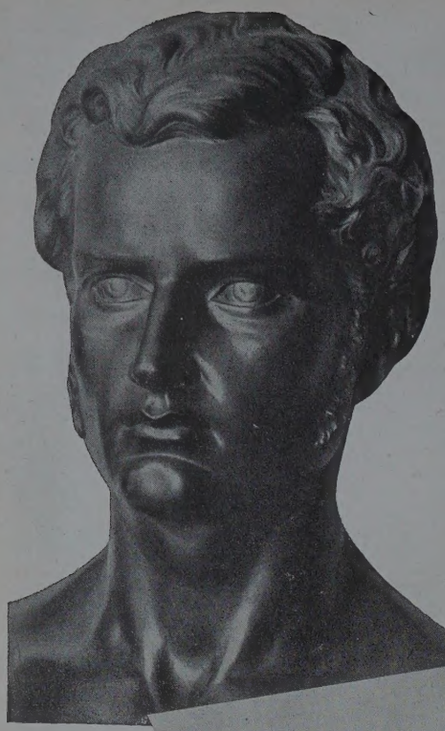
Moins cher à capacité égale, il apporte "en plus" toutes les qualités du véritable...

FRIGIDAIRE

GM GENERAL MOTORS FRANCE

Démonstration chez tous les concessionnaires - Renseignements et exposition : 46, rue la Boëtie - Paris - 8e BAL. 34 - 80

PEMA 6130

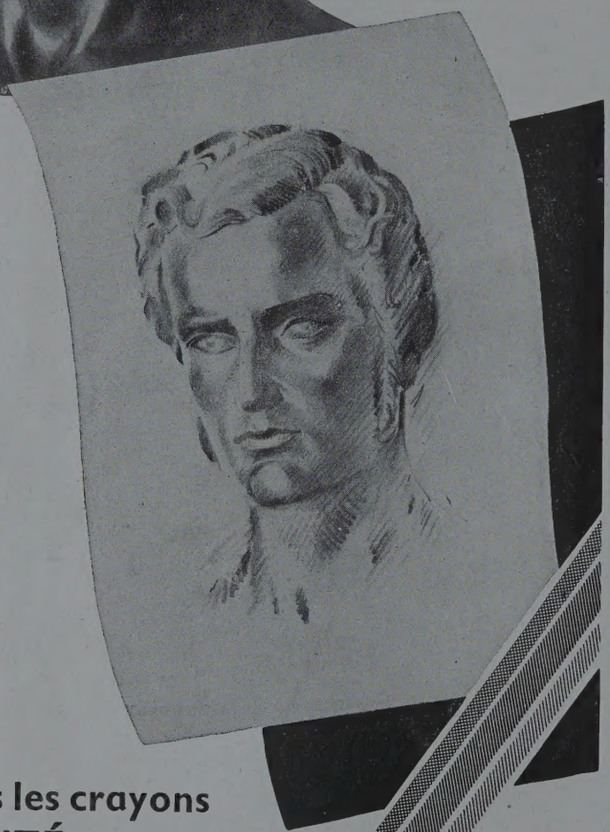


Conté

savant génial, aux multiples découvertes, qui avait, a dit Monge, «toutes les sciences dans la tête, et tous les arts dans la main.»

inventa le crayon en 1794.

Depuis lors, tout dessinateur utilise le crayon CONTÉ.



Mais les crayons CONTÉ ne sont pas réservés aux seuls dessinateurs.

LE CRAYON

ALASKA

17 degrés de dureté.

convient à tous ceux qui ont besoin d'un BON CRAYON, c'est-à-dire, à

tout le monde.

R. L. Dupuy

Apprenez l'Anglais* tel qu'on le parle en Angleterre

Aucun livre ne peut vous apprendre à parler une langue étrangère correctement.

Pour y parvenir, il vous faut entendre l'accent, le rythme, les mots usuels du langage courant. Linguaphone vous apprend facilement par cette méthode rapide et correcte. En moitié moins de temps qu'il n'en faut d'habitude, elle vous permet de parler, lire et écrire une langue — et, surtout de comprendre quand on vous parle. Ce n'est pas un travail ardu : dès le début vous vous trouvez dans l'ambiance des conversations du boulevard, du café, de la plage, etc.

Consacrez-y seulement quinze minutes par jour, — chez vous, quand vous le désirez — et dans trois mois vous pourrez vous exprimer librement dans n'importe quelle langue de votre choix.

Renseignez-vous sur cette unique et moderne méthode pour apprendre les langues. Postez le coupon ci-dessous. Tous les détails vous seront envoyés gratuitement par retour. LINGUAPHONE existe en 21 LANGUES y compris : Anglais, Espagnol, Allemand.

LINGUAPHONE pour les langues

* ou une de ces 21 langues

ESPAGNOL ☐ ALLEMAND ☐
PORTUGAIS ☐ ITALIEN ☐

Autre langue .....

Indiquez la langue de votre choix ainsi que les raisons pour lesquelles vous désirez l'apprendre.

Raisons .....

NOM .....

ADRESSE .....

A l'Institut Linguaphone (Dép. K.46) 12. r. Lincoln (Champs-Élysées) PARIS.

Veuillez m'envoyer gratuitement votre livre de 28 pages sur Linguaphone et les détails pour faire un essai gratuit de 8 jours chez moi.

Pour la Belgique: 18, r. du Méridien. Bruxelles.

Sani-Flor

Blocs désodorisants Paradi-Pur

12 Parfums inégalables

Porte-blocs matière plastique blanche

Porte-blocs légers transparents

Chez tous les droguistes

DÉTACHEUR

Roll

Ininflammable

Fait disparaître toute tache grasse sans auréole

Flacons à tampon interchangeable

Des marques de qualité

J. LEFEVBRE

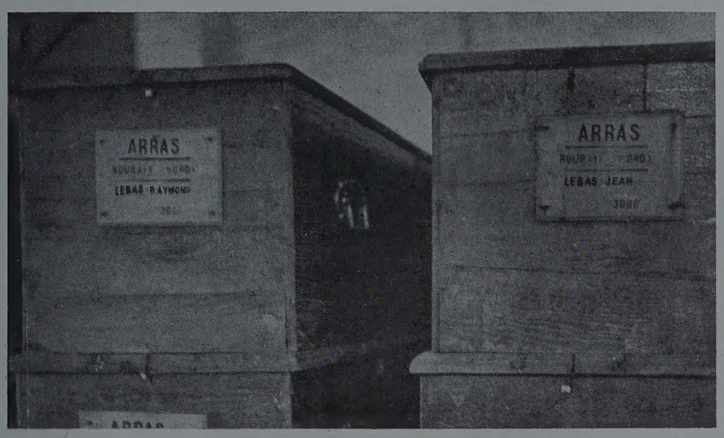
AGENT GÉNÉRAL POUR LA RÉGION PARISIENNE DES

PRODUITS D'ENTRETIEN A. ROLLET

9 BIS, RUE DU COMMANDANT-PILOT - NEUILLY-SUR-SEINE - MAÏ. 50-20

7me ANNÉE — NUMÉRO 305 18 AOUT 1951

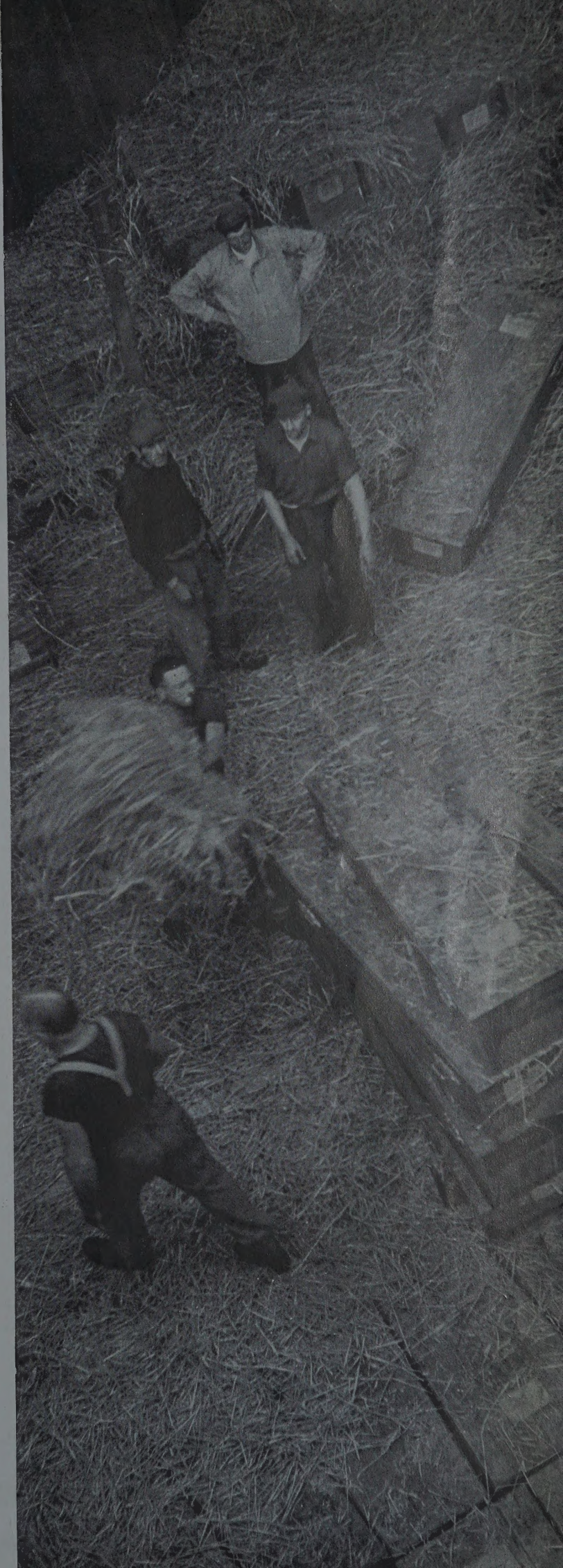
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ



MORTS EN CAPTIVITÉ !

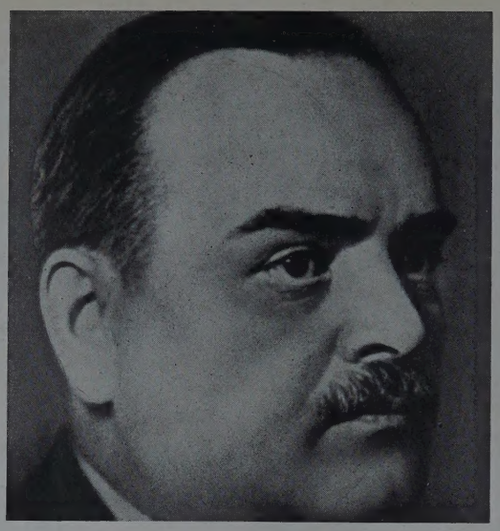
Le vapeur *Tergnier* vient de ramener à Dunkerque les corps de près de deux mille Français, déportés ou prisonniers, morts en captivité dans les camps de Pologne. Au nombre de ces victimes de la guerre qui vont enfin reposer en terre française figurent l'ancien député-maire de Roubaix, Jean Lebas, et son fils, tous deux déportés. La ville de Roubaix s'apprête d'ailleurs à faire des funérailles solennelles à l'homme qui, pendant de nombreuses années, fut son premier magistrat. Les cérémonies auraient lieu le dernier dimanche d'août, et il est probable que M. Vincent Auriol viendra présider personnellement l'hommage rendu à celui qui fut, avant la guerre, son compagnon de lutte politique et qui sut, à l'heure du péril, faire preuve d'une exemplaire fermeté de caractère.

Photographies A. D. P.



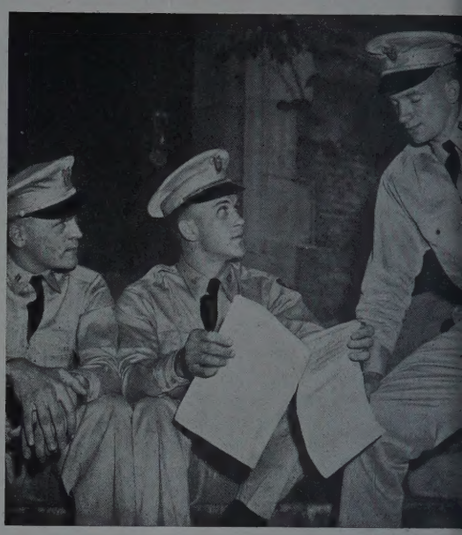
ACTUALITÉS MONDIALES D

BALMORAL. Les souverains britanniques et leurs petits-enfants, le prince Charles et la princesse Anne, se sont installés en Ecosse pour les vacances. S. M. George VI compte y achever sa convalescence.

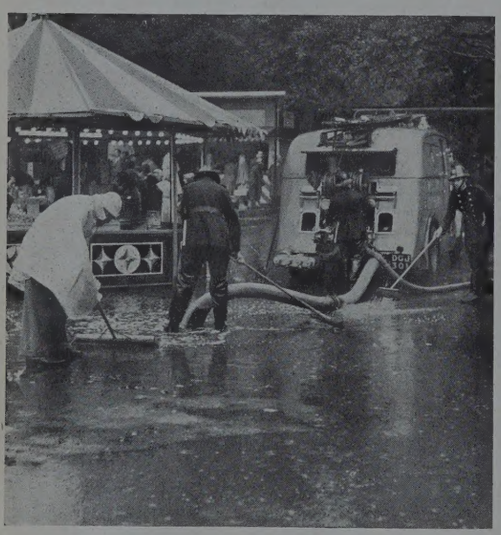


VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

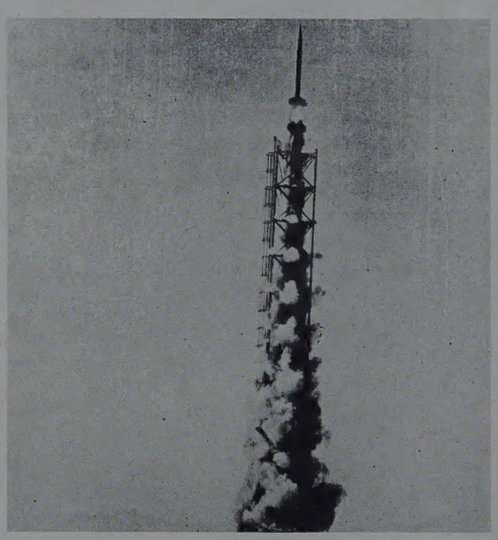
M. CHVERNIK, président du Soviet suprême, a proposé au président Truman, pour renforcer la paix, la conclusion d'un pacte à cinq. Cette proposition a été accueillie avec réserve à Londres, à Washington et à Paris, où l'on remarque qu'un tel pacte existe déjà dans le cadre de l'O. N. U. et du Conseil de Sécurité.



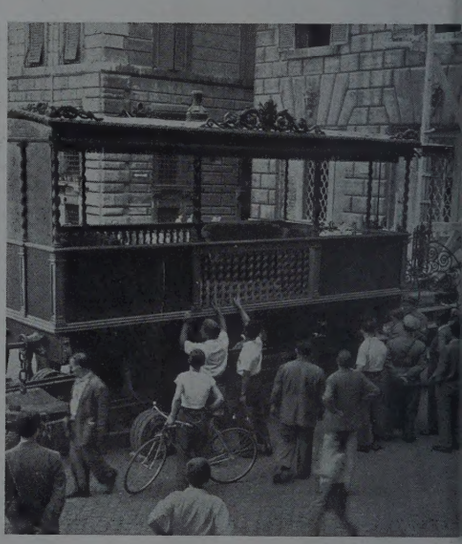
WASHINGTON. Une très vive émotion a été levée aux Etats-Unis par la découverte de frau aux examens de l'Ecole militaire de West-Point. Qua vingt-dix cadets sont sous le coup de sancti



LONDRES. Des pluies diluviennes ont inondé les jardins du Festival et les ont transformés en marécages. Il a fallu faire appel aux pompiers pour dégager les abords submergés de plusieurs pavillons.



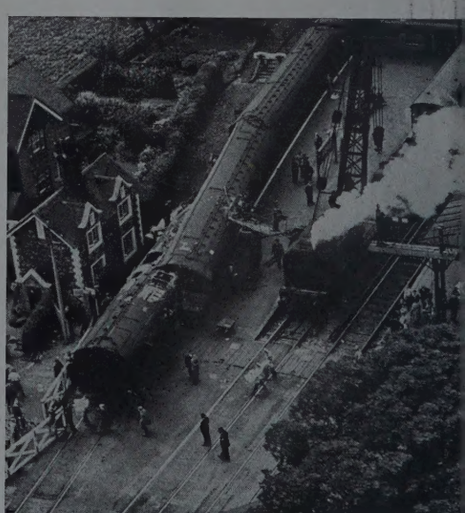
WHITE SANDS. De ce polygone du Nouveau-Mexique la marine américaine a lancé dans la stratosphère une septième fusée « Vinking » qui en s'élevant à près de 210 kilomètres a battu le record mondial d'altitude.



ROME. Le train pontifical, offert au pape Pie en 1858 et qui ne circula qu'une fois sur le parcc Rome-Frascati, vient de prendre place au musée palais Braschi. On voit ci-dessus la voiture-chap

LONDRES. Ce char russe capturé en Corée a été exposé dans la capitale britannique à l'occasion de la parade des « Horse Guards ». C'est la première fois que du matériel pris en Extrême-Orient était présenté.

BELGRADE. Pour le dixième anniversaire de la révolution en Bosnie, le maréchal Tito a parcouru le pays. Parmi les cadeaux qui lui furent remis figuraient des broderies exécutées par les paysannes.



ARUNDEL. Un grave accident s'est produit d le Sussex par suite du télescopage de deux tra Neuf voyageurs ont été tués et cinquante aut blessés, dont trois jeunes Français légèrement atteir

LA SEMAINE

ARIS. « Ah ! quel mois d'août ! » s'écrient les Pari-iens en voyant des trombes d'eau s'abattre sur la apitale. Et le reste de la France n'est guère mieux artagé. Partout on signale averses et inondations.

CRIMDON PARK. Dans cette localité du Durham, M. Shinwell, ministre de la Défense, a présidé un concours de beauté. « J'en suis heureux, dit-il, car ce qui importe, c'est la beauté, la culture et la paix. »

HAMBOURG. Le grand port allemand, si dévasté par la guerre, retrouve peu à peu son activité. Les bateaux qui y viennent mouiller sont de plus en plus nombreux. L'un des derniers est ce navire argentin.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Que les hommes de science, en cette heure amère du monde, s'efforcent de prendre sévèrement conscience des sollicitations auxquelles ils sont soumis, que les plus méritants d'entre eux aient le constant souci de faire le point, de préciser leur objet, de ne se laisser entraîner ni par le mascaret des événements, ni par les caprices de la mode, et ni même par le succès, voilà ce que nous pouvons souhaiter pour le salut d'un équilibre humain plus nécessaire que jamais, plus menacé que jamais.

Cette pensée m'a tenu sans cesse en haleine, pendant que je lisais le beau livre, si riche d'expérience et de sagesse, auquel le professeur Fiolle, de Marseille, a donné le titre le plus simple qui se puisse trouver : *Journal intime d'un chirurgien.*

J'ai connu Jean Fiolle en 1917. Il faisait partie de l'ambulance chirurgicale automobile que dirigeait Pierre Duval. J'étais attaché depuis peu à celle de Charles Viannay et nos deux formations travaillaient parfois de concert. Duval était un célèbre chirurgien de Paris. Viannay un maître de la province. A la lumière de ces événements farouches, Paris découvrait la province. Cette lente et longue coopération dans l'acte faisait plus que la publication de cinquante revues scientifiques : des hommes venus de tous les points du territoire national besognaient côte à côte et s'enseignaient mutuellement. La France prenait ainsi pleine connaissance d'elle-même. Fiolle avait déjà beaucoup d'idées originales sur ce que Paul Valéry, pesant au plus juste le mot de chirurgie, a, dans un discours fameux, appelé « l'art de la main ». Fiolle m'apprit beaucoup de choses et je ne lui ménageai pas ma gratitude. Plus tard, cette gratitude devait s'accomplir en une belle amitié sans ombre et sans remous.

Ce que j'admire, dans ces pages écrites au fil des jours entre 1938 et 1949, c'est non seulement la sereine franchise d'un esprit admirablement cultivé, mais encore le triomphe, en cet esprit, de la vertu encyclopédique. J'ai vu, parmi les hommes de ma génération, le génie encyclopédique, jadis assoupi, reprendre flamme et donner sa mesure. Ne pourrais-je citer que Mondor, Lamare, Leriche et Fiolle, je sens que, déjà, la cause serait gagnée. Mais il en faudrait appeler beaucoup d'autres. J'ai partout rencontré, en France, de ces chirurgiens instruits de tout, merveilleusement ouverts aux spectacles, aux idées, aux sciences, aux lettres, aux arts, à la philosophie et qui n'en sont pas moins d'incomparables maîtres dans le célèbre « art de la main ».

A lire le livre de Fiolle, qui, comme tout bon journal intime, présente des notations de l'ordre moral, des anecdotes, des remarques subtiles, l'observateur attentif est amené, par étapes, à comprendre l'extraordinaire aventure de la chirurgie, surtout dans les dernières années. Ainsi que l'annonçait Gosset naguère, la chirurgie a fini par appeler à elle presque toutes les autres sciences : la physique, la chimie, la mécanique, la biologie, pour ne nommer que les plus assidûment mises à contribution. Et cela explique la boutade citée par Fiolle, la boutade amusée d'un chirurgien parlant de son service hospitalier : « J'ai désormais l'impression que je suis ici le personnage le moins important. »

★

On comprend, cheminant toujours à la suite de ce bon guide, je parle de Jean Fiolle, que la chirurgie ne s'est pas contentée d'exploiter ses conquêtes. Elle n'a cessé d'avancer, modifiant ses instruments et ses alliances, adoptant les idées et les techniques nouvelles, d'une part, abandonnant, d'autre part, de vastes domaines où elle avait régné, chaque fois que se trouvait proposée une méthode moins sévère, moins sanglante et dont on pouvait espérer quelque chose. Devant le radium, par exemple, la chirurgie s'est retirée souvent. Elle a modifié ses pratiques pour tirer le meilleur parti des antibiotiques et des sulfamides. Les succès chirurgicaux étaient réservés, autrefois, à quelques hommes très habiles qui jouissaient d'une grande gloire un peu comparable à celle des virtuoses. Aujourd'hui, et pour le plus grand bien des populations dispersées, c'est par centaines que d'excellents techniciens sortent chaque année des écoles. Aussitôt définies, les méthodes sont enseignées, d'abord par l'exemple direct du maître, puis par la diffusion des livres et des publications scientifiques. Dans un temps où, par l'effet des rivalités politiques, la physique et la chimie retournent à l'ésotérisme médiéval, la chirurgie, elle, s'élève chaque jour dans l'universalité.

Comment ne serais-je pas reconnaissant à mon vieil ami Jean Fiolle qui, tout en me racontant la vie de ses pensées, me confirme dans d'aussi belles espérances ?

LE MONDE COMME IL VA

M. PLEVEN A FORMÉ UN CABINET

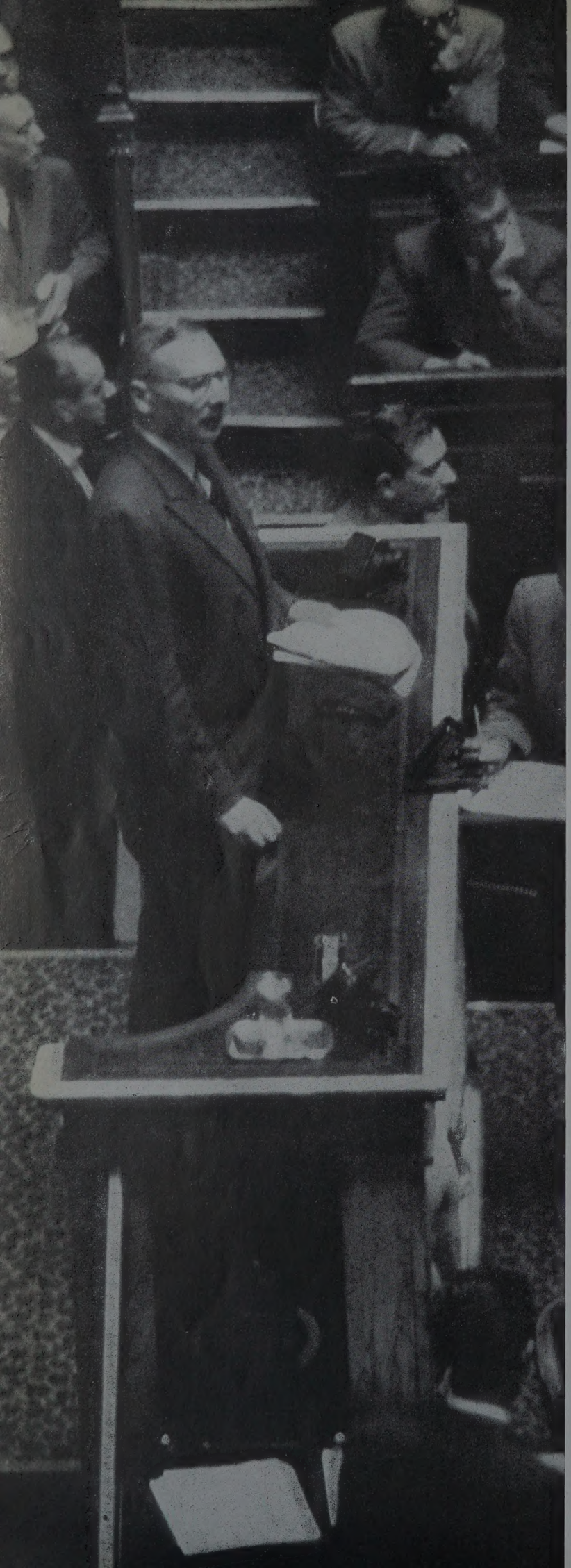
Plus heureux que M. René Mayer et que M. Petsche, M. Pleven a pu franchir, le 7 août, le cap de l'investiture par 391 voix contre 102. La déclaration du président préconisait diverses mesures d'ordre économique, la réforme constitutionnelle et l'action en faveur de la paix.

Une place spéciale avait été faite à la question scolaire, sur laquelle étaient venues s'échouer toutes les tentatives précédentes. M. René Pleven a déclaré qu'il ne s'opposerait pas aux propositions parlementaires qui s'inspireraient soit du système préconisé par M. René Mayer (allocation familiale complémentaire), soit de celui imaginé par M. Petsche (caisse de garantie du salaire minimum, dont profiteraient les maîtres de l'enseignement privé) pourvu que ces initiatives demeurent dans les limites financières de ces deux systèmes.

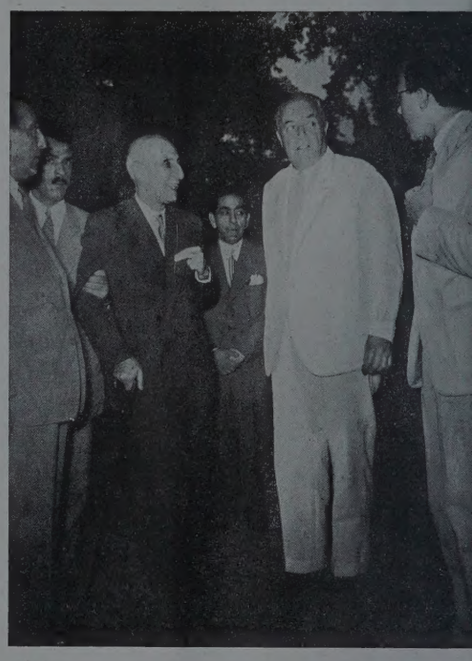
Tout en votant l'investiture, les socialistes ont précisé qu'il ne fallait rien voir dans ce vote qui pût passer pour une adhésion à des mesures favorables à l'enseignement libre. Ils ont, d'autre part, refusé de participer au gouvernement.

Celui-ci a été constitué après des pourparlers quelque peu laborieux. Deux ministres d'Etat, MM. Queuille et Maurice Petsche, secondent M. Pleven. Le gouvernement formé par celui-ci comporte une innovation. Avec le titre de vice-président du Conseil deux ministres groupent sous leur autorité, l'un, M. René Mayer, tout ce qui concerne les Finances et les Affaires économiques, l'autre, M. Georges Bidault, tout ce qui regarde la Défense nationale. Chacun d'eux assure le contrôle et la coordination des différents départements ministériels qui ressortissent de sa vice-présidence.

Dès le lendemain de sa constitution le nouveau ministère a été endeuillé par la mort de M. Pierre Chevallier, député-maire d'Orléans, secrétaire d'Etat à l'enseignement technique, tué à coups de revolver par sa femme au cours d'une scène qui paraît avoir été provoquée par l'état nerveux maladif de celle-ci.



Par 391 voix contre 102 M. Pleven est devenu le premier président du Conseil investi de la nouvelle législature.



Le premier ministre iranien, M. Mossadegh, a accueilli a Téhéran le chef de la mission britannique, M. R. Stokes.

A KAESONG OU L'ON NE VOIT RIEN VENIR

L'interminable conférence du palais Rose à Paris, dont le torpillage final fut l'œuvre du délégué soviétique, a trouvé sa réplique à l'autre bout du monde. En Corée, à Kaesong, où sont rassemblés en vue de la conclusion d'un armistice les représentants des Alliés et des Sino-Coréens, ceux-ci, à force d'ergoter et de soulever des difficultés, ne permettaient aux négociations que d'avancer avec une extrême lenteur. Un incident qui violait ouvertement la démilitarisation de la zone des pourparlers a interrompu complètement les discussions. Le général Ridgway a élevé une énergique protestation et exigé l'assurance que pareille irruption de troupes chinoises armées à Kaesong ne se produirait plus. Les Sino-Coréens en ont profité pour accuser les Alliés de manquements identiques. Les négociations ont repris, mais ne progressent que lentement.

DANS LES JARDINS DU SHAH ON PARLE DU PÉTROLE

Grace aux persévérants efforts de M. Harriman les conversations sur le pétrole ont pu reprendre entre Britanniques et Iraniens. La mission que dirige M. Richard Stokes, lord privé du Sceau — dès son arrivée celui-ci est allé visiter la raffinerie d'Abadan — a remis aux délégués persans un aide-mémoire esquissant le point de vue britannique. Puis les conférences ont commencé. Elles ont lieu dans les jardins du palais d'Eté du shah. Il serait prématuré d'en supputer les résultats possibles.

Au son de leurs cors archaïques ces scouts appellent leurs amis. Les discussions sont véhémentes, mais aussi pleines de bonne humeur.

De nombreux délégués allant a Berlin furent retenus a Innsbruck. « Jeunes » Chinois avec les effigies de Staline et de Mao Tse Toung.

VACANCES ORGANISÉES

Cependant le mois d'août demeure par excellence le mois des vacances, et, si diplomates et hommes politiques, préoccupés par la situation du monde, ne peuvent en profiter aussi complètement qu'ils le souhaiteraient, ce temps est sans doute celui où les jeunes s'adonnent avec le plus d'entrain aux jeux et aux sports qu'ils affectionnent. Eté, vacances, jeunesse, ces trois mots vont ensemble.

Deux grandes manifestations de jeunes ont marqué ces derniers jours. Les scouts tiennent en Autriche, à Bad-Ischl, cette assemblée périodique qu'ils appellent « jamboree » et où se réunissent des éclaireurs venus de tous les points du monde. Des milliers se sont rassemblés au vaste camp dressé pour la circonstance, théâtre des jeux et des scènes par quoi s'affirme la fraternité de ces jeunes gens et l'entrain ardent qu'ils mettent au service de l'idéal défini par leur grand chef Baden-Powell.

A Berlin, autre spectacle. Depuis des semaines les communistes annonçaient

UNE NOUVELLE SCHÉHÉRAZADE ÉMERVEILLE SON AUDITOIRE EN LUI FAISANT PART DES BELLES HISTOIRES QU'ELLE VIENT DE DÉCOUVRIR DANS SON LIVRE.

le Festival de la Paix, qu'ils avaient organisé dans le secteur soviétique de la ville.

Défilés, musiques, drapeaux, hourras au commandement devant les portraits géants de Staline, rien n'a manqué à cette démonstration qu'on voulait « kolossale ». Mais l'organisation était, paraît-il, médiocre, et le ravitaillement, défectueux.

A cause de cela, et la curiosité aidant, beaucoup de jeunes communistes ont franchi la démarcation et ont fait honneur aux victuailles qu'ils ont trouvées dans Berlin-Ouest.

JEUX D'ENFANTS

MAIS tous les adolescents ne suivent pas des bannières, et il y a aussi les innombrables bambins qui ne songent qu'à s'ébattre, à rire aux éclats en recevant la gifle des vagues, à jouer sur la plage ou dans le jardin. Que d'heures joyeuses, que de courses, que de cris ! Tous font provision de santé et reviennent plus musclés, plus vigoureux, pleins de souvenirs et d'histoires à raconter aux petits camarades. Pour eux, c'est vraiment un plaisir sans mélange, et il faut souhaiter que le soleil compatissant leur donne enfin un été véritable, de belles vacances, ce qu'il y a de plus beau, sans doute, pour des enfants.

L'AGRICULTURE FRANÇAISE EN PLEINE RÉVOLUTION (*)

PAR RENÉ BRANELLEC

V

FAUT-IL SAUVER LES 1.500.000 EXPLOITATIONS MENACÉES ?

DISPERSION ou concentration : c'est là le nœud du problème. Parties d'horizons opposés, deux expériences étrangères fondamentales se rejoignent sur la voie unique, peut-être, du dirigisme, de la concentration, de la spécialisation et d'une plus grande productivité.

Faut-il dès lors passer outre à la détermination de trois ou quatre millions d'agriculteurs bien résolus à continuer de vivre sur leurs trop petits domaines et adopter les solutions brutales qui les contraindraient, par voie d'expropriation pour cause d'utilité publique, à céder leurs lopins de terre aux voisins mieux armés économiquement ou politiquement, ou bien leur imposer des formes d'association qui leur répugneraient ? Les laissera-t-on livrés à eux-mêmes dans une lutte dont l'issue n'est pas douteuse ?

La ville n'a guère connu les drames paysans, sinon par le biais d'une littérature où le pire l'emporte de loin sur le meilleur et qui en définitive peut émouvoir quelques âmes sensibles sans convaincre aucunement les hommes susceptibles d'agir. Qu'elle le veuille ou non, elle devra quelque jour s'y intéresser. Car ces trois ou quatre millions de ruraux, il faudra les reloger et employer leurs bras d'une façon ou d'une autre. Et les drames individuels négligeables risquent de se transformer en une question sociale aiguë.

Cependant, l'évolution qui a abaissé de 75 % à 47 % la proportion de la population rurale a été peu ressentie dans l'ensemble. Le nombre des exploitations de moins de 10 hectares s'élevait il y a un siècle à 3.500.000. Il n'en existe aujourd'hui que 1.400.000. Plus de 2 millions d'exploitations ont donc disparu sans que la communauté s'en soit beaucoup aperçue.

C'est une évolution du même ordre de grandeur qui s'opère aujourd'hui. Mais, à la différence de la précédente, qui s'est étalée sur un siècle, celle qui se produit sous nos yeux a toutes les chances de se précipiter. Les données du problème agricole ont changé, et l'on peut se demander dans quelle mesure la politique de Méline, qui a jadis amorti le choc en émoussant la pointe de la concurrence étrangère, est maintenant possible. L'intégration européenne oblige à un effort considérable d'adaptation. La France a pris l'initiative du « pool européen de l'agriculture ». Elle ne l'a pas fait uniquement par idéologie. Le besoin d'étendre ses débouchés agricoles est incontestable. De ceux-ci dépend pour une large part la solution du problème de la stabilité des prix. En contre-partie elle doit abandonner une position trop ouvertement protectionniste. Elle ne peut le faire que si ses prix de revient s'abaissent au niveau des cours européens. La reconversion des 3 à 4 millions de ruraux les plus menacés devrait alors être réalisée en une vingtaine d'années, soit au rythme moyen de 150.000 à 200.000 par an. L'industrie est-elle prête actuellement à résorber ces excédents ? Cela est douteux.

Il en résulte une double nécessité contradictoire :

— Pratiquer une politique tendant à réduire les prix de revient, ce qui implique une agriculture rationnelle, plus ou moins concentrée et spécialisée ;

— Protéger une main-d'œuvre agricole dont l'exode rapide créerait d'énormes difficultés sociales et économiques. Le paradoxe est qu'en effet ces 3 à 4 millions d' « excédentaires » potentiels manqueraient actuellement à l'agriculture si on les lui ôtait. En sorte que dans la période présente tous les remèdes font souffrir le patient : lui laisse-t-on toute sa main-d'œuvre ? Il n'en aura bientôt que faire et se plaindra qu'on lui enlève toute possibilité de se développer. La lui enlève-t-on ? Il gémira qu'on lui supprime une main-d'œuvre indispensable.

Cela explique en partie les incertitudes de la politique agricole gouvernementale. D'autant que l'on n'est pas assuré que la concentration des exploitations se traduirait automatiquement par un bénéfice pour la communauté.

L'EXPLOITATION OPTIMUM

Où trouver le critère permettant de délimiter l'exploitation optimum ? M. Albert Génin, secrétaire général adjoint de la Fédération des syndicats d'exploitants agricoles, invoque l'article 832 du Code civil, qui a trait à « l'exploitation agricole constituant une unité économique qui, tant en raison de sa superficie que des éléments mobiliers et immobiliers qui la composent, peut faire vivre une famille paysanne, aidée au besoin par un ou deux domestiques permanents, et peut être mise en valeur par cette famille ».

Selon M. Henri Baulig, « deux hommes suffisent aujourd'hui à exploiter aux Etats-Unis une ferme de 400 à 800 hectares. Ces dimensions paraissent même faibles : d'après les experts, le rendement maximum correspondrait à une exploitation de 2.000 hectares, dont 500 à 600 en blé, autant en jachère et le reste en pâturages et en terres vaines ». Qu'entre la culture extensive américaine et la culture intensive française il existe des différences considérables n'empêche pas que, toutes choses égales, l' « unité économique » visée par le Code civil a évolué de telle sorte qu'il peut être fort dangereux de s'y référer.

LA CONSIDÉRATION DÉMOGRAPHIQUE

Prenons un autre point de départ. M. Louis Chevalier cite un rapport adressé en 1936 au président Roosevelt. « Le taux actuel des naissances dans les villes, est-il écrit dans ce document, est inférieur à ce qu'il devrait être même pour maintenir une population stationnaire, et il est d'autant plus bas que la ville devient plus grande. C'est ainsi qu'en prenant l'unité 1,0 pour indiquer qu'une communauté avait suffisamment d'enfants en 1930 pour maintenir son chiffre, on constate que l'indice pour les villes de plus de 100.000 habitants s'établit à 0,76 ; pour celles de 25.000 à 100.000 habitants, à 0,88 ; pour celles de 10.000 à 25.000 habitants, à 0,97 ; pour les villes de moins de 10.000 habitants, à 1,04. Pour les communautés rurales l'indice s'élève à 1,54. »

Les enquêtes analogues faites en Allemagne aboutissent à la même constatation. Pour cent ménages on trouve dans les villes de plus de 100.000 habitants 176 enfants ; 229 dans les communes de 2.000 à 100.000 habitants et 277 dans les agglomérations rurales de moins de 2.000 habitants.

Si la Grande-Bretagne constitue un cas singulier et complètement aberrant (avec une proportion minime de ruraux par rapport à la population totale, celle-ci n'en a pas moins progressé jusqu'à 50 millions d'habitants), les résultats du mouvement démographique français en 1946 et en 1947 confirment pleinement les observations américaines et allemandes. Le taux des communautés rurales est supérieur de 34 % à celui des villes de plus de 50.000 habitants. On peut en conclure qu'il y aurait imprudence à laisser tarir par un exode excessif le réservoir de forces vives que constitue pour la France son milieu rural. Mais où commence l'excès ?

L'intérêt de la communauté entière fournira seul une réponse valable.

RENTABILITÉ INDIVIDUELLE ET RENTABILITÉ NATIONALE

En U. R. S. S. la démonstration de la meilleure efficacité des grands kolkhoses s'est appuyée sur les rendements des exploitations d'élevage. Le tableau ci-après de la productivité-bétail au Danemark semble prouver exactement l'inverse.

DIMENSION DES EXPLOITATIONS	NOMBRE DE VACHES PAR 1.000 HECTARES
de 0 ha 55 à 1 ha 70	940
de 1 ha 70 à 3 ha 30	844
de 3 ha 30 à 5 ha	717
de 5 ha à 10 ha	562
de 10 ha à 15 ha	481
de 15 ha à 30 ha	426
de 30 ha à 60 ha	320
de 60 ha à 120 ha	298
de 120 ha à 240 ha	333
de 240 ha et au-dessus	408

Les rendements varient en raison inverse de la dimension des exploitations jusqu'à 120 hectares. S'ils se relèvent ensuite, ils restent inférieurs pour les exploitations de plus de 240 hectares, même au chiffre moyen, qui est de 533. Si celui-ci est pris comme base 100, le rendement de la grande exploitation est de 76 %, celui de la petite, de 175 %.

Cela ne définit pas la rentabilité de l'entreprise. Chaque superficie a son optimum de rendement et il peut y avoir plus d'intérêt pour l'exploitant d'un domaine de 100 hectares à élever 30 vaches que 94. Le rapport frais-rendement est en définitive déterminant dans chaque exploitation.

En revanche, si l'intérêt de l'exploitant de 100 hectares est de limiter son rendement au point au-dessus duquel les frais engagés dépasseraient les profits, l'intérêt du Danemark peut être de voir se multiplier les petites fermes : il a besoin de beurre et de fromage pour équilibrer sa balance commerciale.

La logique voudrait alors que, poussant les choses à l'absurde, toutes les exploitations fussent ramenées au niveau du rendement le plus élevé, entre 0 ha 55 et 1 ha 70. Mais ici on se heurte à nouveau à la rentabilité individuelle. Les très petites exploitations, en dépit de leurs rendements, vivent mal et sont incapables de se moderniser. Il y a donc nécessité d'équilibrer autant que possible la rentabilité individuelle et la rentabilité nationale, sans perdre

(*) Voir *France-Illustration* des 30 juin, 7 juillet, 4 et 11 août 1951.

de vue les facteurs particuliers à chaque pays, au premier rang desquels figurent la densité démographique et la vocation naturelle, déterminée par les ressources du pays, par les débouchés possibles et même par le caractère national.

RENDEMENT ET PRODUCTIVITÉ

M. Henri Noailhan affirme que les agriculteurs français « obtiendraient aisément des résultats aussi frappants que les agriculteurs américains du Montana, qui cultivent des centaines d'hectares avec deux ou trois personnes grâce à un machinisme perfectionné. Il leur suffirait pour cela de renoncer à engraisser leurs terres, d'abandonner les coûteux assolements pratiqués en Europe, de simplifier à l'extrême les opérations culturales et de se contenter, comme leurs collègues du Nouveau Monde, de récolter 8 à 10 quintaux à l'hectare. Très facilement ils obtiendraient le quintal de blé avec une demi-heure de travail (il faut aujourd'hui de une heure trente à quatre heures en France pour produire un quintal de blé, selon les régions) ; mais cette haute productivité a comme contre-partie un bas rendement du sol et entraînerait en France « une catastrophe sans précédent ». La récolte de blé tomberait à 30 ou 40 millions de quintaux au lieu de 80 à 100 actuellement.

Les hauts rendements sont coûteux. Si dans les derniers congrès français les producteurs de blé ont parlé de revenir à une culture plus extensive, c'est qu'il leur a fallu envisager, en raison des prix gouvernementaux et du déséquilibre des prix industriels et agricoles, d'augmenter la productivité et de diminuer les frais à l'hectare, dût-il en résulter une chute des rendements.

M. Louis Chevalier, insistant sur cette idée que la production à gros rendements n'est pas forcément synonyme de production avantageuse, remarque que les départements où la culture du blé a le plus reculé de 1918 à 1944 sont précisément ceux où cette culture bénéficie des conditions géographiques et techniques les plus favorables. La région Ouest, celle où la culture du blé a le moins fléchi, n'occupe que le quatrième rang dans le tableau des rendements ; la région Nord, première dans le tableau des rendements, est aussi la seconde dans le tableau des fléchissements. Il en conclut que de faibles rendements ne correspondent pas toujours à une perte, en raison de la différence des frais à l'hectare, qui peuvent varier du simple au double.

Pourtant, l'augmentation des rendements et, plus précisément encore, le relèvement de la production nationale de blé ont été dus aux grandes exploitations. Dans les petites exploitations les rendements se sont élevés lentement et grâce surtout aux exemples fournis par les audacieux. Cela tient au défaut de moyens techniques, à la prudence, mais aussi, il faut bien le dire, à l'esprit de routine de la masse. Si la démonstration a été faite dans le Sud-Ouest que le rendement de blé à l'hectare pouvait y passer de 12 quintaux à 28 quintaux, c'est à un grand domaine motorisé qu'on la doit. Si Artaud a prouvé que dans la région de Nîmes on pouvait récolter 56 quintaux à l'hectare au lieu des 10 dont se satisfaisait son prédécesseur, c'est parce qu'il a brisé les routines, mécanisé son domaine à fond et adopté les méthodes modernes de culture. Si les Européens installés en Afrique du Nord obtiennent 24 quintaux quand les indigènes établis sur la même terre en récoltent 6, c'est qu'ils ont délibérément rejeté des formes de culture périmées.

Dans le rapport productivité-rendement, tout comme dans le rapport rentabilité individuelle-rentabilité nationale, existe un optimum national. En France nous avons la chance que presque tous les exploitants connaissent et appliquent spontanément la règle fondamentale qui consiste à ne pas tuer le sol. Les grandes exploitations axées sur la recherche de la productivité ne l'ont elles-mêmes jamais perdue de vue. Délaissant la productivité pure, elles ont cherché — et atteint — un équilibre productivité-rendement qui sacrifie à coup sûr les bénéfices immédiats, mais garantit en même temps leur avenir et l'intérêt de la communauté.

La petite exploitation a, elle aussi, son optimum productivité-rendement. Mais elle le réalise à un niveau trop bas, aussi bien pour elle-même que pour la communauté.

LE COUP DE BARRE BRITANNIQUE

Après une tentative malheureuse, les Britanniques ont à cet égard tiré les conclusions qui s'imposaient. Leur cas nous intéresse à plus d'un titre. Car si les Etats-Unis et l'U. R. S. S. avec leurs immenses territoires et leurs faibles densités démographiques « sortent des limites de notre épure », la Grande-Bretagne au contraire est à notre échelle.

Après la guerre 1914-1918 elle a encouragé les *small holdings* (petites exploitations). L'échec a été complet. En le rapprochant de l'avertissement sévère de la deuxième guerre mondiale, le gouvernement — tout travailliste qu'il fût — a changé sa politique agricole. Actuellement la dimension moyenne des exploitations est de 22 hectares (contre 15 en France) ; mais les fermes les plus efficaces ont de 40 à 100 hectares et plus. Chaque *farmer* a son automobile et son tracteur, et la Grande-Bretagne possède l'agriculture la plus motorisée du monde.

En 1950 la valeur totale de la production agricole a été de 825 milliards de francs. Si l'on considère que cette production a été obtenue par moins de 600.000 exploitations, employant à peine 6 % de la population active du pays, sur 12.600.000 hectares et que l'on rapproche ces chiffres des nôtres : un revenu agricole de 1.055 milliards pour 2.400.000 exploitations utilisant 36 % de la population active sur 35 millions d'hectares, les résultats britanniques apparaissent remarquables.

LES BESOINS MINIMA FRANÇAIS

Cependant l'Angleterre, malgré son effort de redressement, malgré la mécanisation et la motorisation intenses de son agriculture, reste dépendante de l'étranger pour 40 % environ de ses besoins alimentaires. Un calcul simpliste établirait que, la Grande-Bretagne satisfaisant à 60 % de ses besoins avec 6 % de sa population active qui mettent en valeur 12,5 millions d'hectares, 10 % d'agriculteurs travaillant 19 à 20 millions d'hectares lui assureraient une autonomie complète. Que ne réalise-t-elle cette réforme ?

L'Angleterre n'a sans doute pas l'intention de revenir sur son choix industriel et n'entend pas distraire une partie de la main-d'œuvre employée par l'industrie au bénéfice de l'agriculture. Ce qui supposerait du reste des mesures autoritaires dépassant considérablement celles que sont accoutumées d'accepter les démocraties.

Le cas de la France est très différent. Il ne s'agit pas pour elle de reconvertir à la terre une main-d'œuvre industrielle, mais bien au contraire d'y maintenir la plus forte quantité possible d'agriculteurs. A supposer que le calcul que nous avons fait pour la Grande-Bretagne vaille pour la France, celle-ci devrait conserver 10 % de sa population active à la terre pour satisfaire à ses besoins alimentaires. Comme sa vocation agricole autorise des cultures spécialisées ainsi que des espoirs sérieux d'exportation, le pourcentage pourrait s'élever à 15 ou 20 %, c'est-à-dire à 3 ou 4 millions d'individus. Actuellement la population agricole active atteint 7 millions. Nous retrouvons toujours, on le voit, les 3 ou 4 millions de travailleurs « excédentaires » dont nous avons parlé plus haut.

Si l'on ne s'aperçoit pas encore clairement qu'il ne s'agit pas le moins du monde d'un simple jeu de l'esprit, cela tient au fait que notre agriculture étant encore peu modernisée doit y pallier par une main-d'œuvre abondante... Celle-ci sera surabondante lorsque la motorisation et la mécanisation se seront normalement développées. Le problème de sa reconversion ne pourra être indéfiniment éludé.

De nombreuses statistiques ont vu le jour dernièrement. Elles se réfèrent à l'existence d'un « secteur tertiaire » qui se développerait dans les pays les plus évolués. Dans ce secteur sont inclus les artisans du commerce et de l'industrie comme ceux de l'agriculture, en bref cette classe moyenne qui depuis maintes années est soumise à un régime tellement rigoureux que certains ont été jusqu'à annoncer sa complète disparition. En ce qui concerne les agriculteurs faisant partie des secteurs tertiaires on fait valoir que ce sont les petites exploitations qui, en Suisse comme en Grande-Bretagne, comme au Danemark et même en France, obtiennent les plus hauts rendements bruts.

J'ai peur qu'il n'y ait là une bonne part d'illusion. J'en ai fourni quelques preuves plus haut. On pourrait en citer d'autres. Un des meilleurs agriculteurs du monde, le plus ingénieux et le plus travailleur peut-être avec son collègue des Flandres, est le Chinois. Tous deux ont fait de sols médiocres des terres dont les productions ont stupéfié les agronomes. Leur secret, exception faite de leur intelligence, était d'ajouter toujours plus de travail à cette terre si précieuse quoique si peu douée.

Mais qu'est-il arrivé ? En Chine, Mao Tse Toung a fait sa révolution avec des agriculteurs qui devaient vivre sur des parcelles de quelques ares, cultivées « comme des jardins », certes, mais entièrement à bras d'homme. Avec des agriculteurs épuisés, sur une terre en partie elle-même épuisée par des méthodes trop routinières. « Pour un hectare de riz, écrit M. Daniel Faucher, le paysan chinois doit souvent donner plus de mille deux cents heures de son temps, un hectare de blé en réclame six cents. Aux Etats-Unis la même étendue d'emblavure n'en demande que vingt-six. » Et pourtant « là où le Japonais obtient 34 quintaux de riz à l'hectare le Chinois en récolte 19 ; le maïs donne aux Etats-Unis 30 quintaux à l'hectare, en Chine, 10 ; le blé produit plus de 15 quintaux en moyenne en France, en Chine, la moitié moins ». M. Daniel Faucher conclut : « Seule une agriculture plus savante peut rénover la fécondité du sol chinois. » C'est-à-dire des engrais nouveaux, des assolements mieux compris, un régime nouveau de la propriété permettant la modernisation du travail et de nouvelles méthodes de culture.

En fait, il faut bien constater que l'augmentation des rendements et de la production en général a été due :

1° Aux exploitations d'une superficie suffisante pour admettre la modernisation de l'outillage et son amortissement normal ;

2° Aux exploitants adaptés à leur époque.

Si l'une ou l'autre de ces conditions fait défaut on n'aboutit à rien de durable. L'exploitation, si grande et si mécanisée soit-elle, l'exploitant, si habile et si connaisseur de son métier qu'il soit, s'effondrent finalement chacun de son côté. Réunis, ils font merveille. C'est donc la solution du problème actuel.

Ces superficies « suffisantes », comment les fixer ?

Les professionnels eux-mêmes connaissent parfaitement les surfaces optima et les surfaces minima qui conviennent à une culture, à un climat, à des moyens déterminés. C'est une tâche techniquement facile à mener à bien.

L'ÉVOLUTION A DOUBLE SENS

On pourra en atténuer la rigueur de diverses manières. On a fait remarquer qu'une évolution s'observait dans deux sens différents.

Dans les régions où la main-d'œuvre est facilement remplaçable on assiste à la concentration. Au contraire, dans les régions de culture spécialisée où la qualité de la main-d'œuvre constitue un facteur déterminant on constate une augmentation du nombre des exploitations. C'est le cas dans la vallée de l'Yseron et dans l'Hérault, où les ouvriers agricoles « acquièrent de plus en plus, assure M. Génin, quelques parcelles détachées de grands domaines ».

D'où l'idée de favoriser dans les petites exploitations des cultures spécialisées (arboriculture fruitière, tabacs, vignes d'appellation contrôlée, primeurs, semences, etc.) nécessitant une main-d'œuvre de premier ordre, connaissant bien son métier et directement intéressée aux résultats de son travail. En revanche, on reconnaîtrait aux grandes propriétés une compétence quasi exclusive sur les cultures céréalières et les cultures industrielles.

Un palliatif doit pouvoir être trouvé dans cette direction. Il suppose un gros effort de « reconversion ». Rien de plus difficile en matière agricole, où l'on ne peut bouleverser du jour au lendemain des associations culturales dont les divers éléments sont étroitement liés. Ce n'est pas seulement la routine qui s'oppose à des modifications radicales, mais une prudence ancestrale. Les exemples sont nombreux de novateurs qui, ayant mis en apparence tous les atouts de leur côté, se sont ruinés. Toute « reconversion » de l'activité agricole exige la quasi-certitude qu'on ne lâchera pas la proie pour l'ombre... et qu'on gagnera au change. C'est cette quasi-certitude qu'il faut donner aux petits exploitants. Mais l'essentiel restera bien de créer des superficies et de former des hommes. Notre dernier article exposera les solutions envisagées, ce qui déjà a été fait et l'avenir qui s'offre à une agriculture rénovée.

(A suivre.)

La piscine de l'hotel Royal a San-Remo est fameuse par sa « Chambre d'Amour », grotte accessible seulement a deux plongeurs a la fois.

ITALIE D'AUJOURD'HUI

POURQUOI JE NE SUIS PAS ALLÉ A ROME

PAR J.-S. ALEXANDRE

La crique de Porto-Fina et son chateau.

Vous avez parcouru l'Italie sans aller à Rome ? C'est comme si un Italien avait visité la France sans venir à Paris ! »

Cette repartie me révélait combien les apparences de la logique peuvent fourvoyer un homme dans un domaine qu'il ne connaît pas bien. Non ! ce n'est pas la même chose. Paris et la France ne peuvent être considérés l'un sans l'autre, tandis que Rome est un monde, l'Italie est une nation, qu'il faut voir, ou bien toutes deux si l'on veut faire l'étude politique de l'Italie, ou bien séparément si l'on veut comprendre le caractère, le tempérament de ce pays.

— Je ne saisis pas bien votre distinction entre Rome et l'Italie ?

— Rome, la Rome antique s'entend, me paraît être une ère non spécifiquement italienne de la civilisation occidentale. Elle n'est pas née de l'Italie et n'a pas enfanté l'Italie. Autant que je sache par des voyages antérieurs, si vous faites de la Rome contemporaine une étape de votre voyage, ne pouvant pénétrer en quelques jours son esprit particulier — on ne comprend pas une capitale en une semaine — votre rétine est impressionnée par la cité antique, et votre mémoire, par des réminiscences de son rôle historique, et pendant le reste du voyage vous voyez tout au travers d'une optique romaine trompeuse en ce qu'elle vous empêche de voir et de sentir l'Italie même.

— Et... l'Italie, reprit mon compagnon, qu'est-ce que c'est, d'après vous ?

Le duc d'Edimbourg et Mme Nino-Bobba.

— Un pays qui, me semble-t-il, subit Rome et reçut son empreinte autant, certes, que d'autres pays, mais qui, autant et plus que ces autres pays — que vous visitez pourtant sans les voir à travers Rome — a conservé son esprit propre, ses individualismes, son histoire. On pourrait presque dire ses histoires, tant il en eut de diverses et de mouvementées.

— Voulez-vous dire qu'il n'y a point d'unité entre Rome et l'Italie ?

— Je ne dis pas cela. L'unité est au contraire devenue totale parce que, sous l'actuel régime démocratique, c'est l'Italie qui, cessant de la subir, influe sur Rome et en fait vraiment sa capitale. Aussi est-il bon, à mon sens, de faire connaissance d'abord avec l'Italie actuelle pour être apte ensuite à saisir Rome dans sa réalité de capitale italienne.

— Oui... peut-être..., concède mon interlocuteur, mais après quelque réflexion il ajouta : Quoi qu'il en soit, l'Italie n'est pas la Nouvelle-Guinée. C'est la porte à côté. Elle ne réserve pas d'inconnu ; ne serait-ce que par les journaux, on la connaît.

— Apparemment oui, en vérité ce n'est pas sûr, répliquai-je. A ce propos, laissez-moi vous dire tout de suite comment, au soir d'une radieuse journée à Pérouse, au cœur de cette Ombrie dont je savourais l'incomparable sérénité, l'idée (saugrenue en un tel lieu, je vous l'accorde) m'étant venue d'acheter un journal parisien du soir, j'y trouvai cette pittoresque dépêche : « Des loups affamés ravagent les basses-cours dans la région de Pérouse, des battues sont organisées. » Dois-je vous assurer qu'il n'y en avait pas plus que d'alligators dans la Marne ? Or il en est d'innombrables « on dit » et d'opinions toutes faites comme de cette nouvelle erronée. Les plus solidement consacrés par le temps et par l'ampleur de leur audience sont souvent sujets à caution. Il faut donc en voir l'objet soi-même. D'autres expériences m'en avaient convaincu depuis longtemps. C'est pourquoi six semaines plus tôt je me trouvais dans le « Paris-Vintimille ».

L'Yonne verdoyante — qui est décidément l'une des belles contrées de la France — filait devant mon coin fenêtre. Tandis que j'admirais ses eaux, ses bois, ses tuiles brunes assemblées au pied de clochers gris et qu'un exquis bambin de six ans, assis devant moi, essuyait ses semelles sur mon pantalon sans que sa maman, qui le voyait faire, en fût gênée, je me demandais — car en voyage visions, sensations et idées se superposent étonnamment — je me demandais en quoi ce que je verrais des Italiens différerait de ce que j'en avais vu avant la guerre. La grande tourmente, la fin d'un régime, la chute d'une couronne, la naissance d'une république, des ruines à relever, des difficultés financières à résoudre, des conflits politiques et sociaux à aplanir, tout cela doit travailler un peuple. L'Italie, me disais-je tandis que la campagne française s'estompait dans la brume crépusculaire, est considérée le plus souvent ou d'après son passé, qui ne suffit pas pour juger dans le présent un peuple intensément vivant, ou bien d'après ses débats politiques, qui ne révèlent vraisemblablement pas mieux l'âme de sa population qu'en France les faits et gestes des élus ne représentent les aspirations de leurs électeurs. Voir des Italiens de toutes conditions dans leurs occupations journalières, converser avec eux, savoir par eux-mêmes s'ils ont foi en l'avenir, voilà ce que je désire. N'est-ce pas aussi instructif que les déclarations soigneusement élaborées d'hommes politiques ? C'est en cette disposition d'esprit que je m'endormis au bercement du train qui roulait dans la nuit et que j'arrivai le lendemain matin à San-Remo, sur cette *Riviera dei Fiori* (des fleurs) qui par son caractère et sa beauté diffère si sensiblement de sa sœur et voisine notre Côte d'Azur, que l'une mérite d'être visitée même si l'on connaît déjà bien l'autre.

Je note pêle-mêle mes impressions premières, quitte à en reviser quelques-unes par la suite : sur la peau, un vrai soleil de juin en plein hiver ; devant les yeux, une population élégante et oisive ; des affaires qui se font bien et toutes seules, à en juger par le luxe et l'abondance des vitrines, des automobiles de sport et des scooters conduits à toute allure, même par des femmes, pour le plaisir de la vitesse ; des avenues de palmiers, des murs parés de bougainvillées écarlates, un petit port, des yachts dont l'un, me dit-on, confisqué par la douane à des contrebandiers en tabac américain, des bateaux de pêche, un casino de jeu, de grands palaces, et parmi eux le mien, c'est-à-dire celui où je descends, le Lido Mediterraneo, qui a non seulement sa plage privée mais encore, au centre d'un jardin tropical, une piscine olympique d'eau de mer.

Mais il apparaît vite que les oisifs sont des résidents cosmopolites, alors que les autochtones, après avoir reconstruit les édifices abattus par la guerre, parachèvent la parure de leur cité. Les habitations privées ont été refaites en partie avec l'aide du gouvernement, mais la plupart des hôtels l'ont été avec des fonds privés. Le directeur de l'un de ces établissements m'explique : « Il fallait beaucoup plus d'argent que nous n'en possédions. Nous avons pourtant commencé à rebâtir en juillet 1946, avec nos seuls moyens. Les bailleurs de fonds, voyant à la tournure des travaux que nous les mènerions jusqu'au bout, nous procurèrent des capitaux pour que nous ne les achevions pas sans eux. Le 15 décembre l'hôtel était ouvert ; la salle à manger n'étant pas achevée, nous servions les repas dans le hall. » Voilà déjà la réponse à cette question : ont-ils foi en l'avenir ? Dans la négative, investiraient-ils des sommes considérables dans des hôtels de luxe ?

Je devais constater par la suite, dans le centre et le nord de la péninsule, que les Italiens, bâtisseurs par nature — on le sait depuis deux mille ans et plus — reconstruisent partout en grand. Mais n'anticipons pas.

DE LA PLACE DU TERTRE A LA VIA AURELIA

« Tâchez, m'avait-on recommandé, de rencontrer à San-Remo l'avocat Nino Bobba. Sa personnalité, au dynamisme infatigable et souriant, vous donnera d'emblée une image de l'esprit que vous voulez comprendre. Un pays qui se manifeste par de tels hommes peut être sûr de ses amitiés. » Me Bobba arrivait de Bruxelles. On l'attendait à Gênes, à Rome, et à Barcelone dans les dix jours suivants. Il prit néanmoins le temps de me faire parcourir la côte ligurienne. Les mains sur son volant, tandis que nous suivons les méandres fleuris de cette *Via Aurelia* qui relie Arles à Rome depuis deux mille cent trente-huit ans, il se révèle sans façon le plus Parisien des Italiens : « Vous êtes Montmartrois, me dit-il, je connais bien votre village ! » Il évoque la place du Tertre, la rue des Saules ; fait revivre le père Frédé, Max Jacob ; ranime le temps où Modigliani retrouvait son ami Utrillo rue Cortot ; le temps où Francis Carco chantait au Lapin Agile et où Dorgelès mystifiait peintres et critiques futuristes en faisant peindre un âne avec sa queue. De même il situe sur le rivage et les hauteurs de la côte ligurienne des

personnages que je ne m'attendais pas à y rencontrer. Comme nous arrivons au cap Ampeglio : « Voyez cette tour là-haut, Charles Garnier, l'architecte de votre Opéra, la bâtit pour en faire sa demeure de prédilection. » Près de Mortola, non loin de la frontière française : « C'est dans ce château-là, à notre gauche, que le docteur Voronoff a cherché pour l'homme, aux dépens du singe, le secret d'une éternelle jeunesse. » Aux abords d'Imperia, formée par les deux ports d'Oneglia et de Porto Morizio, voici la colline ensoleillée de Peri, où l'ineffable Grock médite dans la solitude de sa villa les attitudes qui font la joie de ses contemporains. »

Mon cicerone m'amène, du San-Remo des aghas et des stars, dans la vieille ville qui s'échelonne au flanc de la montagne, comme certaines villes arabes nord-africaines. Là, pied à terre, les rues en escaliers se ramifient en dédale parmi les hautes maisons qui souvent les chevauchent ; passages voûtés, ruelles étroites dont on frôle des coudes les deux murs, courettes pleines d'enfants, immense fourmilière qui étonne par son impeccable propreté. Mais si ! Je connais la Suisse, la Scandinavie, j'ai vu les cuisines étincelantes des ouvriers de notre département du Nord, je sais donc ce qu'est, au sens propre du terme, la propreté. Eh bien, grouillant de gosses, de chiens, dont pas un qui ne soit musclé, de vieillards qui prennent l'ombre sur le pas de leur porte, de gens de tous âges montant et descendant ces passages escarpés, et quoique l'absence d'égout les oblige à évacuer tous les rebuts dans des poubelles bien étanches, le vieux San-Remo est d'une propreté non relative, mais absolue.

Sur l'étalage exposé hors de sa boutique, un marchand de fruits et légumes a mis cette ardoise : « Je reviendrai à 4 heures. » Et personne ne semble tenté d'abuser de son absence.

Redescendant vers la mer, je vois un cantonnier vaporiser un liquide sur les murs et le bord de la route : « C'est pour cela, m'explique-t-il, que vous ne voyez pratiquement pas de mouches ni de moustiques dans le pays. Nous faisons des vaporisations périodiques. » Et l'homme continue à désinsectiser la rue avec autant de soin qu'une bonne ménagère son intérieur.

froids, dans de l'ouate, puis l'expédient surtout vers la Suisse, l'Allemagne ou les pays scandinaves, par cars, trains spéciaux, avions. Si lucrative est la culture des fleurs qu'un mètre carré de terrain vaut plus dans un champ de roses qu'au centre d'une ville.

Les apprentis sont formés par les patrons avant de faire un stage de perfectionnement à la station expérimentale de floriculture de Bordighera. Cette station a pour objet de créer des fleurs de couleurs et de formes nouvelles par fécondation artificielle ou par greffe. La généalogie des variétés nouvelles est consignée dans un « registre d'état civil » qui permet de combiner entre elles de nouveaux mariages. Elles sont ensuite vendues aux horticulteurs pour la production en grand. La station conserve dans un jardin spécial quelques plants témoins de ces types nouveaux. Les cultivateurs de la région ont pris l'habitude de confier aussi à ce conservatoire des spécimens de leurs propres créations, qui y sont enregistrées à leur nom. Rien d'autre qu'une convention morale entre gens du métier n'interdit la contrefaçon de fleurs nouvelles. Aussi, comme leurs confrères étrangers, les horticulteurs de San-Remo souhaitent-ils que leurs inventions soient protégées par un brevet comparable à ceux qui protègent les inventions industrielles. Un tel brevet existe aux Etats-Unis pour les fleurs et fruits reproduits par greffes ou par boutures, point par graines. Une société internationale, dont le siège est à Paris, étudie actuellement la législation d'un brevet analogue. Lorsqu'il existera, la station de floriculture de Bordighera facilitera les formalités aux horticulteurs de la Riviera des Fleurs, puisque leurs créations s'y trouvent déjà répertoriées. Entre autres curiosités exotiques, j'y ai vu une plante australienne — *Chamelaucium Uncinatum* — qui fleurit en hiver et dont les fleurs, dites *fleurs de cire*, posées sur une coupe d'eau se conservent fraîches pendant deux mois. Cette plante figurait à l'exposition de Gand 1950, où les horticulteurs européens la virent pour la première fois.

Avec l'Institut international d'études ligures, Bordighera remet au jour les vestiges d'une civilisation antique et cultive à la fois, par la façon d'y procéder, d'excellentes relations internationales, puisque Italiens, Français,

E MERVEILLE DU XIVe SIÈCLE : L'HOTEL VILLE DE PÉROUSE, DONT LE PÉRUGIN RAPHAËL DÉCORÈRENT L'INTÉRIEUR.

PÊCHEURS LIGURES REMMAILLANT LEURS FILETS ET, A GAUCHE, HALANT LEUR SEINE SUR LA CORNICHE.

ÉTAT CIVIL ET MARIAGES DES FLEURS

Chaque baie de la côte est un amphithéâtre dont les gradins — des champs de roses, d'œillets, de plantes ornementales — tendent des jeux de couleurs indescriptibles entre l'azur du ciel et celui de la mer. Industrie savante et de luxe, bien qu'artisanale et familiale : les cultivateurs habitent presque tous le champ qu'ils exploitent et dont ils sont en général propriétaires. Leurs fleurs éclosent en hiver. Ils ont pour elles des soins de nurses et veillent qu'elles ne prennent pas froid. Risque rare il est vrai, mais ne suffit-il pas d'une fois ? Dans les cultures les mieux équipées, le thermomètre, en descendant au point critique, déclenche une sonnerie d'alarme. Alors, fût-ce en pleine nuit, la famille alertée sort du lit, couvre les plants de serres mobiles, de couvertures, de paillassons, et au besoin allume des feux. Des maisons d'exportation spécialisées emballent la récolte en des paniers de canne ou, à destination des pays

Suisses, Espagnols et Portugais y collaborent intimement. Cet institut naquit d'un petit musée fondé en 1888 par le naturaliste anglais Clarence Bicknell. Il contenait les objets hétéroclites que cet érudit y avait accumulés à mesure que l'étude de la botanique l'avait amené à celle de la préhistoire puis à celle de l'histoire. Légué à la municipalité de Bordighera, le musée devint académie autonome en 1937, puis, en 1947, sous la présidence d'un Monégasque, M. Louis Notari, et sous la direction d'un Italien, le professeur Nino Lamboglia, l'Institut qu'il est aujourd'hui. Sa fonction est d'aider dans leurs travaux les intellectuels de tous pays qui s'intéressent à la civilisation des Ligures, lesquels, nos lecteurs s'en souviennent sans doute, peuplaient originellement la côte nord de la Méditerranée, de la Spezia aux Pyrénées, ainsi que l'arrière-pays jusqu'à Genève.

Dès sa fondation, M. Maurice Louis, professeur de préhistoire à l'Université de Montpellier, fonda une section languedocienne de l'Institut. A l'exemple

de son initiative naquirent les sections provençale à Marseille, narbonnaise à Narbonne, valentinoise à Valence, et aussi des sections espagnole à l'Université de Barcelone et helvétique à Genève.

Chaque année, savants et étudiants venus des diverses parties du monde participent aux fouilles organisées par l'Institut en Ligurie italienne, ou bien, avec l'appui des universités françaises et espagnoles, ils explorent la civilisation préromaine du Midi de la France ou de la Catalogne. Civilisation antérieure au second siècle avant notre ère, encore mal connue parce qu'on ne peut l'étudier, à défaut de témoignages écrits suffisants, que par l'examen des vestiges matériels et des empreintes laissés par ces populations antiques sur le sol où elles vécurent.

Les résultats des travaux sont consignés dans *la Revue d'études ligures*, illustrée et rédigée en plusieurs langues.

En février 1950 des fouilles sous-marines faites avec le bateau *Artiglio* au large du port antique d'Albenga ont fourni des centaines d'urnes, des vases, des fragments de canalisations en plomb, une roue de manœuvre de bateau et d'autres objets qui apportent des lumières nouvelles sur diverses techniques en usage il y a plus de deux millénaires.

L'Institut international d'études ligures espère posséder bientôt son propre bateau. Paisible au fond de son jardin, il remue beaucoup de gens, de choses et de siècles. Il est là, au bout de cette allée, sous ces grands arbres, avec sa bibliothèque, sa salle de conférences et de concerts, ses petites chambres studieuses, ses pensionnaires jeunes ou grisonnants, également absorbés par le travail. A 50 mètres près, vous pouvez l'ignorer et ne voir que la vie brillante et bruyante qui, du golf au tir aux pigeons, égaie cette côte ligure à laquelle il voue une érudition profonde et silencieuse.

L'Italie offre de ces contrastes dont on ne voit souvent que l'élément superficiel.

Le contraste de la vie moderne, futile et brillante, et des valeurs profondes de l'Italie est encore plus frappant lorsqu'on passe sans transition de la côte toscane, où tout est fait pour la détente et le plaisir, à Pérouse et à Assise,

« La Sagesse » de Darius Milhaud montée pour la première fois au théâtre communal de Pérouse, avec chorégraphie de D. Romanof; Mlle Callas chante le « Saint-Jean-Baptiste » de Stradella, dirigé par Santini. A droite, la porte médiévale della Mandorla.

Le campanile roman de la basilique Saint-François-d'Assise, fondée en 1238.

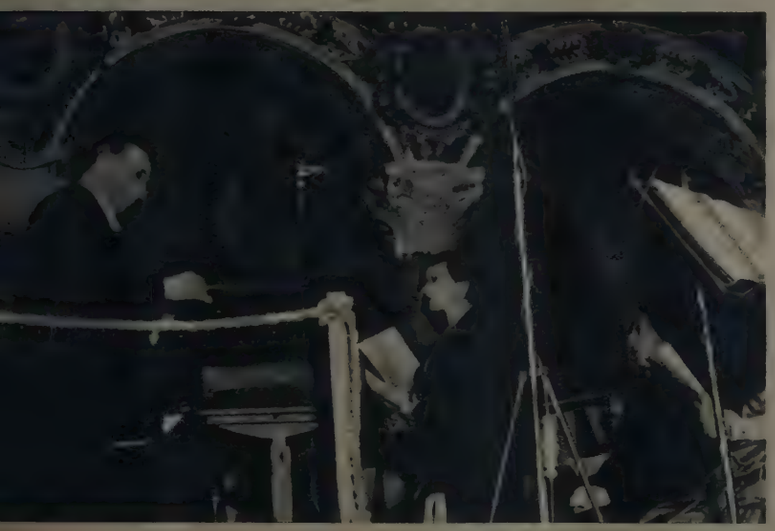
en Ombrie, où plus de vingt siècles d'histoire, survivant au passé, nous saisissent de leur inaltérable réalité.

Me trompé-je ? Il semble que les touristes moyens, ceux qui n'ont de cette histoire que la notion élémentaire nécessaire pour que leur curiosité soit éveillée, en perçoivent la vibration persistante plus intensément que l'érudit venu pour vérifier ce qu'il en a déjà appris, et qui ne cesse de la voir momifiée au travers de sa connaissance livresque. S'il était possible d'étudier les mille réactions intérieures des individus au contact de cet ensemble que forment le passé et le présent de l'Italie, elles révéleraient, ces réactions, comment un pays façonne un type humain, intellectuellement comme physiquement. Et l'on ouvrirait peut-être un chapitre nouveau de la psychologie.

Les cars au long cours ont conquis la route italienne. Quelques-uns ont une remorque de quarante places, les deux voitures communiquant par un soufflet semblable à ceux des wagons de chemin de fer. Que ces monstres prennent les routes de montagne, c'est à peine croyable.

Après Gênes, sur laquelle nous reviendrons ultérieurement, et la délicieuse crique de Port-Fino, dernier séjour à l'étranger d'André Gide — il s'y trouvait quelques semaines avant de mourir — notre car a gravi les Apennins, d'où il pique sur la Spezia, étalée tout en bas, à contre-jour, au fond de sa rade miroitante. Cela tient plus de l'atterrissage d'un avion que de l'arrivée d'un véhicule terrestre ! Passé le port et la rivière, nous voici sur le rivage toscan. A notre gauche, Carrare, dont on ne voit que des blocs de marbre blanc ; à droite, une plage de sable, longue de 22 kilomètres, sans doute la plus grande d'Europe, peuplée de baigneurs sur toute sa longueur et qui aboutit à Viareggio.

Outre ses dimensions inusitées, Viareggio retient l'attention par sa disposition particulière. Cette plage immense est adossée à une file de petits magasins luxueux, de cafés et de restaurants qu'une avenue à double voie, parallèle à la mer, sépare des hôtels et des villas, au delà desquels s'étendent une forêt de pins, puis la plaine, jusqu'au pied des Alpes Apouanes, dont les crêtes aiguës semblent encore plus proches qu'elles ne le sont réellement. Le soir, le néon illumine l'avenue de lueurs bleu pastel, absinthe, assez discrètes pour laisser la dominante aux derniers flamboiements du couchant et



qui amènent par une transition nuancée la vie nocturne. Car toute la plage reflue chaque soir sur l'avenue et ses terrasses et, si clémente que soit la température, il serait de mauvais goût, sinon indécent, d'y paraître sans veston passé le coucher du soleil.

C'est au large de la plage qu'en 1822 Shelley, revenant dans son petit voilier de Livourne, où il avait rencontré Lord Byron et Leigh Hunt, ses deux collaborateurs du *Liberal*, fit naufrage. Son corps, méconnaissable, rejeté par la mer sur la plage, fut identifié grâce à un volume de Keats trouvé dans sa vareuse. Une pierre commémore la fin du poète. Le souvenir plus proche et plus populaire de Puccini vit encore au bord d'un lac voisin, à Torre del Lago, où le compositeur écrivit la plupart de ses œuvres.

Israël, de Hændel, joué pour la première fois en Italie, dans l'admirable basilique San-Pietro, par la Wiener Symphoniker et les chœurs de la Société des amis de la musique de Vienne, donnait au festival annuel de musique spirituelle ses derniers et ses plus beaux accents. Ses chœurs chantaient encore à mes oreilles quand, du haut de Pérouse, je contemplai l'Ombrie : monts houleux moins hauts que des montagnes, mais aussi majestueux ; terre des âmes, qui vit naître autant de saints que la Toscane produisit d'artistes. Il semble bien que cette nature extraordinairement belle et rythmée, nimbée de soirs et de matins si beaux que Pietro Vannucci, dit le Perugino, toute sa vie en peignit la lumière, soit encore imprégnée de l'âme franciscaine.

Si près d'Assise — 25 kilomètres à peine — et si peu conformiste que l'on soit, si peu sujet aux exaltations collectives que l'on se croie, on ne peut se soustraire à son appel. Assise a été décrite souvent et fort bien. La découvrir après tant d'autres serait être encore plus retardataire que ces gens qui découvrent à chaque instant l'Amérique. Pourtant je pressentais que j'y apprendrais quelque chose. Mais quoi ? J'y réfléchissais dans la voiture qui dévalait les rues de Pérouse, coulait au long de la pente, virait, serpentait entre voitures et camions avec la maestria coutumière en ce pays où tout déplacement prend l'allure d'une compétition sportive.

Voici passées les eaux lumineuses du Tibre. Et tout à coup, là-haut, transparaissant au travers de la brume matinale que le soleil absorbe, plaquée presque à mi-flanc de la montagne : Assise.

Nous mettons pied à terre pour la contempler à distance. Sur un haut éperon en maçonnerie avancé comme une proue, la basilique Saint-François domine la vallée. Assise s'étire à sa suite sur une crête. Quittant la voiture aux portes de la ville, nous montons à pied par ses rues médiévales. Les modifications apportées par les siècles à ces hautes maisons sont très distinctes : ogives murées, étages ajoutés, légers ponts de pierre jetés d'une maison à l'autre, ruelles accédant par des escaliers voûtés à des voies supérieures, le deuxième étage de l'une étant au rez-de-chaussée de l'autre. Et dans cette architecture moyenâgeuse, dans cette pierre rose d'Assise dont l'oxyde de fer qu'elle sécrète teinte le marbre blanc d'une exquise couleur chair, il y a de la vie partout : fleurs et chansons aux fenêtres barrées de fer forgé, linge séchant au travers des courettes, jardinets suspendus, fontaines ruisselantes, et, dans les rues, des filles et des garçons aux regards ardents.

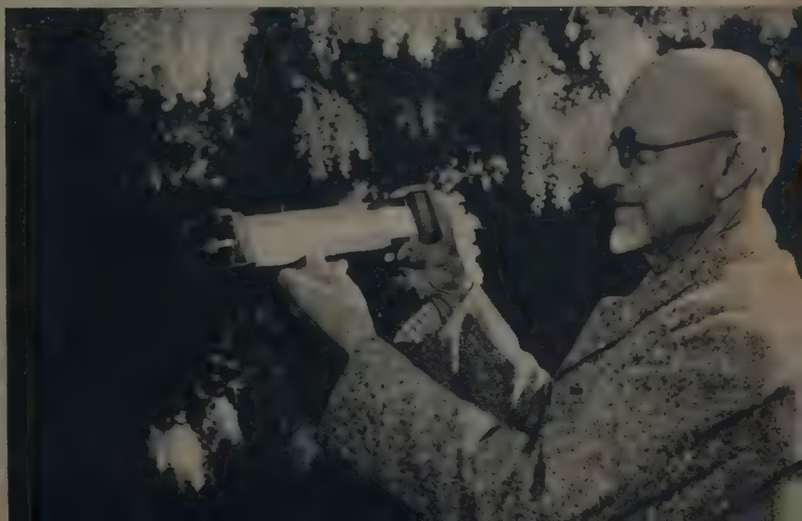
Sur la place aveuglante de lumière, voici la basilique avec ses murailles blondes, son escalier monumental, son campanile et son transept roman, son chœur gothique, ses fresques, les plus anciennes et les plus importantes du monde, notamment celle du primitif Simone Martini, de Sienne, qui peignit aussi le palais des Papes en Avignon et rencontra Pétrarque à Vaucluse.

Dans la partie droite de la nef inférieure — car il y en a trois superposées — un double escalier descend à la crypte où reposent saint François et ses quatre plus chers disciples. Cette crypte est exiguë, sombre, éclairée par le seul tombeau du saint, élevé au centre sur un haut piédestal ; les quatre Frères sont, de part et d'autre, à la base de la muraille, dans des niches grillées. Ensemble impressionnant. On aimerait y méditer seul. Occasion rare en vérité, car des pèlerins venus du monde entier y affluent presque sans cesse.

En examinant les peintures de son temps on constate que l'influence de saint François, esprit chrétien par excellence, déborda du domaine de la foi dans celui, tout proche il est vrai, de l'art. Loin de tomber dans l'erreur commune à la plupart des spiritualistes et des matérialistes qui s'obstinent, sans aucune raison, à opposer l'esprit et la matière, il donnait à celle-ci sa juste importance. Avant lui le mystique n'accordait de vérité qu'à l'au-delà, qu'à l'invisible auquel il limitait le royaume de Dieu. Ce que percevaient ses sens, son corps même, était méprisable. François d'Assise, au contraire, enseignait l'amour et l'admiration de la nature, création de Dieu d'où Dieu n'est pas absent. Il écrivit son magnifique cantique des *Créatures*. Tout ce qui l'entourait : ciel, paysages, plantes, animaux, hommes, le gagnait d'un enthousiasme contagieux et qui devait inciter des artistes à se détacher de l'art byzantin, stylisé, artificiel, pour s'inspirer de la nature. Quelques années après sa mort, Cimabué amorce cette tendance, à laquelle son élève Giotto donne un grand élan. Giotto aborde franchement au monde des réalités. Ayant renoncé aux personnages célestes à expressions conventionnelles, il introduisit dans l'art les émotions humaines. L'une de ses fresques, dans la nef intérieure de la basilique de Saint-François, exprime la douleur de parents devant leur enfant mort sous les décombres d'une maison. Une autre montre la Vierge s'évanouissant au moment de la crucifixion. En 1298-1299, abandonnant pour toujours la tradition byzantine, il retrace la vie de saint François — presque son contemporain — en vingt-huit fresques qui sont un des grands événements de l'évolution de l'art. On y voit les premiers essais de bonne perspective. Au côté droit de la nef, la deuxième fresque à partir du transept, sur laquelle saint François donne son manteau à un pauvre vieux soldat, a pour fond un paysage voisin d'Assise. C'est, semble-t-il bien, le premier paysage — au moins dans l'art occidental — peint d'après la nature.

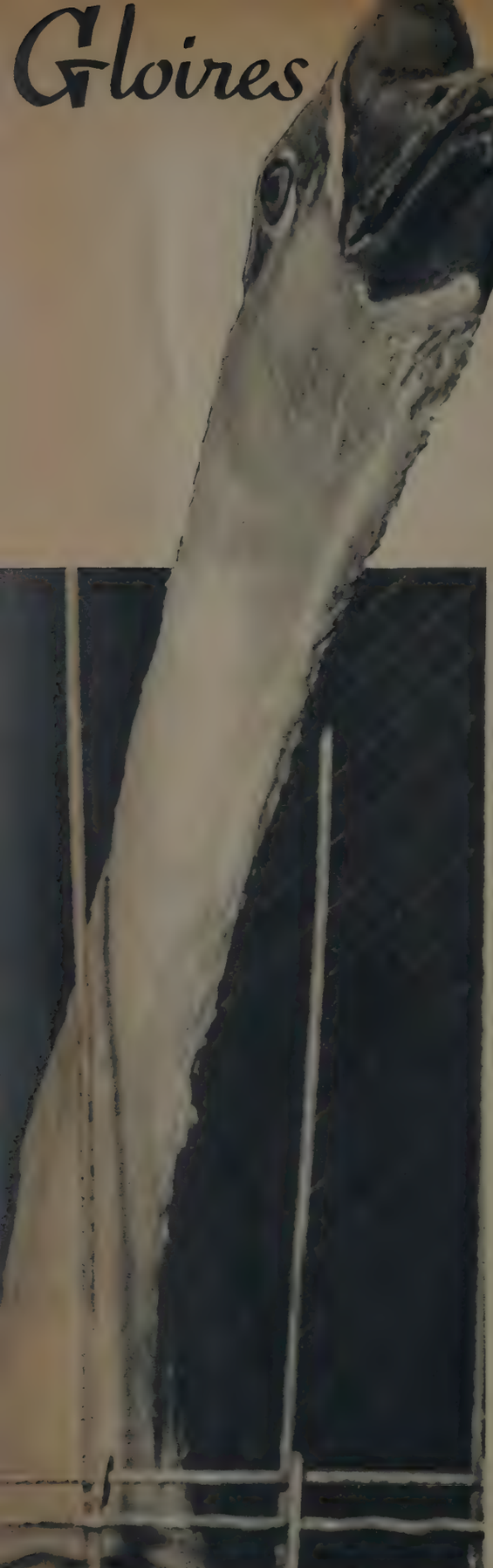
Assise est donc le berceau de l'art florissant sur la foi dans la réalité, bientôt suivie par Sienne puis par Florence. Combien d'artistes d'aujourd'hui soupçonnent-ils qu'en plantant leur chevalet devant un paysage ils renouvellent un geste fait vraisemblablement pour la première fois par Giotto sous l'influence de saint François d'Assise ?

LE PROFESSEUR CALVINI, DIRECTEUR DE LA STATION D'ESSAIS D'HORTICULTURE DE BORDIGHERA ET CRÉATEUR DE FLEURS NOUVELLES PAR HYBRIDATION.



Gloires de basse-cour

A L'EXPOSITION PARISIENNE D'AVICULTURE

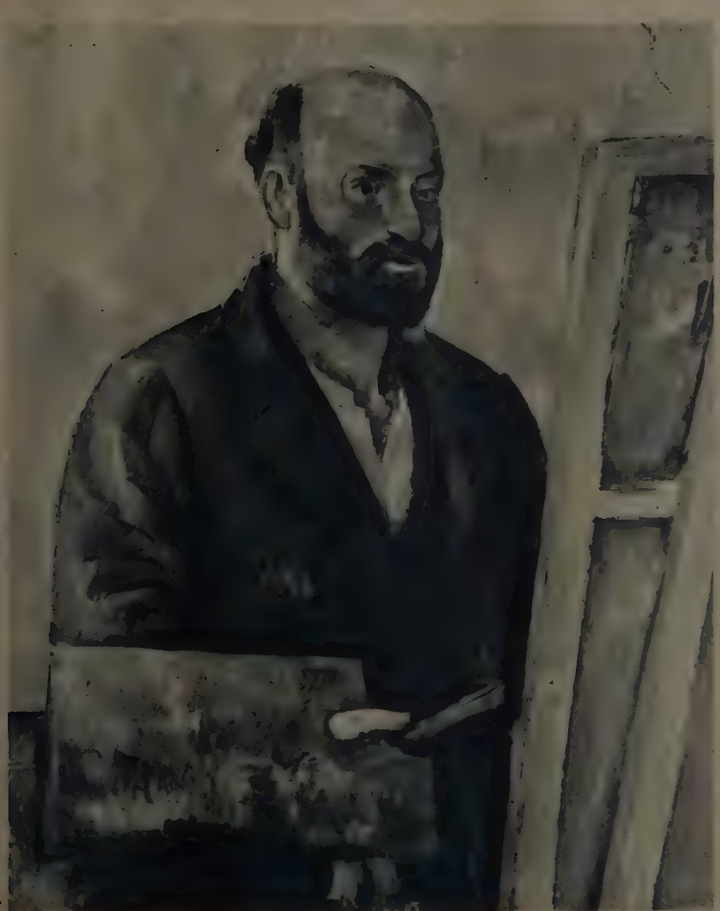


A QUI CETTE OIE DE GUINÉE LANCE-T-ELLE UN APPEL ? GAVROCHE DIRAIT QU'ELLE « SE MONTE LE COU ».

CETTE ASSEMBLÉE AU PORT ALTIER ET QUI SEMBLE DISCUTER GRAVEMENT EST UN GROUPE D'OIES BLANCHES DU POITOU. ELLES FOURNISSENT UN DUVET PARTICULIÈREMENT RECHERCHÉ POUR SA BEAUTÉ.

CANARD DE BARBARIE (A GAUCHE) ET CANARD HUPPÉ HOLLANDAIS, UNE ÉLÉGANCE DIFFÉRENTE MAIS ÉGALE.

Photographies *France-Illustration* (Henri Parnotte).



LA PHOTOGRAPHIE CI-DESSUS FUT PRISE A MELUN, DANS LA PROPRIÉTÉ DES ROUART. C'EST D'APRÈS CETTE PHOTOGRAPHIE QUE CÉZANNE PEIGNIT LE TABLEAU QUE NOUS REPRODUISONS EN HAUT DE LA PAGE ET QU'ON APPELLE INEXACTEMENT « LA NEIGE A FONTAINEBLEAU ». CI-CONTRE : « CÉZANNE A LA PALETTE », QUI SE TROUVE DANS UNE COLLECTION PARTICULIÈRE.

UN PORTRAIT DE CÉZANNE

par JEAN DE BEUCKEN

Qui fut le vrai Cézanne ? L'original lyrique imaginé par le poète Joachim Gasquet, Aixois comme lui ? Le « maître » quelque peu ratiocineur montré par Emile Bernard, lui-même peintre éperdu de théories et de musées ? Le ridicule héros des anecdotes arrangées par Ambroise Vollard ?... De ces témoignages contradictoires on a rarement tiré des

ouvrages objectifs ; sauf peut-être John Rewald ou Gerstle Mack, mais surtout René Huyghe, dont la cinquantaine de pages sur la peinture de Cézanne est une merveille de compréhension.

Nous avons essayé à notre tour d'y voir plus clair en Cézanne. Il nous a fallu tout d'abord nous pencher sur son enfance, qui fut sage, sur ses études, sur son amitié passionnée pour Emile Zola. Aucune vocation précoce, mais simplement des velléités. De Paris, où il s'est installé, Zola pousse son ami à devenir peintre, à seule fin qu'il vienne le rejoindre. Cézanne se montrait hésitant, passant de l'enthousiasme à l'abattement. Fixé définitivement à Aix, sa vocation se précisa, presque malgré lui pourrait-on dire. On connaît les grandes lignes de la suite : le fils de l'âpre banquier devenant un sujet de scandale artistique, une liaison cachée avec une ouvrière, un enfant, une vie double. Entre temps, Zola, grâce à ses livres, accédait au luxe bourgeois de ses rêves.

Cézanne et Zola ne pouvaient s'entendre qu'affectivement. Les remerciements du peintre pour les envois de romans que lui faisait son ami furent — sauf pour *Nana* — toujours embarrassés. Quant au brave Zola, son mauvais goût naturel et son incompréhension de la nouvelle peinture devaient finalement éclater. Après *l'Œuvre*, les deux hommes cessèrent de se voir. Cette rupture faisait le jeu de M^me^ Zola, maîtresse épousée qui ne fréquentait plus depuis longtemps « l'amie » de Cézanne.

On a jugé sévèrement celle-ci, Hortense Fiquet. A la décharge de cette créature, à la vérité assez médiocre, il faut souligner qu'elle fut pendant des années la compagne désintéressée d'un artiste au caractère peu commode et réduit à la pauvreté.

EXÉCUTÉ PROBABLEMENT VERS 1882, LE DESSIN INÉDIT QUE NOUS DONNONS EN HAUT DE PAGE A CERTAINEMENT ÉTÉ FAIT PAR CÉZANNE D'APRÈS UNE REPRODUCTION DU TABLEAU DE RUBENS QUI SE TROUVE AU LOUVRE : « LE DÉBARQUEMENT DE MARIE DE MÉDICIS ». POUR S'EN CONVAINCRE IL SUFFIT DE COMPARER LE DESSIN ET LA REPRODUCTION QUE L'ON VOIT CI-DESSUS.

Et elle connut un drame : Cézanne s'amouracha de la bonne du Jas de Bouffan (la demeure de ses parents) et faillit abandonner Hortense. C'est alors que la pieuse et virile sœur du peintre poussa son frère à la régularisation d'une liaison dont il était né un enfant.

On croyait bien connaître les dernières années de Cézanne grâce à des lettres, à des anecdotes diverses, à des souvenirs. Mais pourquoi n'a-t-on jamais mieux interrogé certains témoins : son fils Louis-Guillaume (que Cézanne adora, mais qu'il ne sut d'ailleurs pas élever), Joseph d'Arbaud, Léo Larguier ?

C'est ce que nous avons fait, découvrant ainsi à mesure un homme plus sympathique qu'on ne le croyait communément, et même assez touchant; un Méridional au vrai sens du terme, c'est-à-dire violent et secret à la fois ; un chercheur obstiné non dépourvu de culture ni de finesse...

Tels sont les grands traits que nous avons essayé de dégager dans *un Portrait de Cézanne* pour rapprocher de nous le génial peintre aixois qui s'intoxiqua de son art au point d'écrire un jour naïvement : « Il n'y a que la peinture à l'huile qui puisse me soutenir. »

Le texte qu'on vient de lire est la préface de la Vie de Cézanne *de Jean de Beucken, la plus complète qui ait été écrite jusqu'à présent. La première partie de cette* Vie de Cézanne *a paru dans notre précédent Supplément littéraire, dont le prochain numéro contiendra la seconde partie. Les documents qui illustrent la préface sont inédits et ont été découverts par Jean de Beucken.*

UN BOURGUIGNON DE PARIS
REDÉCOUVRE LA BOURGOGNE ET SES VINS

Le bon vin, c'est connu, réjouit le cœur de l'homme. Il incite parfois ce dernier à d'étranges retours sur lui-même. Qu'on me permette un aveu : pour être trop longtemps resté hors de France je frisais l'hérésie en matière de « bien-boire ». Et si je traitais comme ils le méritent les faux vins de « Bordo » (kakis et alcool de riz) fabriqués au Japon, je crains de m'être laissé aller à dire qu'après tout... les vins chiliens... ou ceux de Californie... ont leurs qualités propres et qu'avec un peu de temps...

Blasphèmes ! Si quelqu'un (de Nuits ou de Beaune), retenant contre moi un pareil langage, réclamait ma déchéance de Bourguignon, je n'oserais protester, maintenant, après le pèlerinage aux sources que, pécheur très indigne, je viens d'accomplir dans quelques hauts lieux spirituels de ce monde, en cette région dont les ducs se paraient, entre autres titres, de celui-ci : « Seigneurs des meilleurs vins de la Chrétienté. »

Je partis en effet l'autre jour pour Dijon. Voyage digne du temps de l'occupation, tant compartiments et couloirs se trouvaient encombrés. Une atténuation pourtant à mes peines : la rapidité due à cette ligne enfin électrifiée.

Notre petit groupe comprenait plusieurs représentants des grandes revues, des grands hebdomadaires parisiens. C'était la Bourgogne, ou plutôt le Bourgogne qui nous recevait. Quel hôte somptueux ! Et quels ambassadeurs il avait su se choisir !... Car ces négociants, ces maîtres ès vins n'étaient point seulement des hommes de bonne compagnie, distingués, aimables, d'une élégance naturelle. Un je ne sais quoi dans leur allure, le ton même de leurs propos le proclamaient d'emblée : là nous avions affaire à « d'honnêtes gens » dans le sens où l'entendait le XVII^e^ siècle, c'est-à-dire à des humanistes, à des érudits. « L'ennui avec le vin, dit l'un d'eux en incidente au cours d'une conversation, c'est qu'il ne peut s'adresser qu'à des êtres de grande culture... » Sans le vouloir il se dépeignait lui-même, comme il dépeignait ses pairs. De fait, pendant les quelque trente heures que nous passâmes ensemble et durant lesquelles on ne nous entretint guère que de vin et de vignobles, à aucun moment l'intérêt ne languit. D'abord parce qu'en « honnêtes gens » nos interlocuteurs avaient depuis si longtemps philosophé sur la question, établi des rapports si subtils, si justes entre le vin et l'existence humaine dans son acception la plus large que le cerveau se réjouissait des aperçus à lui découverts. Ensuite : parce que, toujours, les persuadés persuadent ; parce qu'un homme passionné de son métier ne saurait manquer d'enthousiasmer ceux auxquels il s'adresse. J'écris : métier, je devrais dire : mission...

Malgré mon secret désir je ne m'attarderai point à une description des repas que nous partageâmes là-bas. Tout au plus évoquerai-je un jambon à la lie de vin, dégusté dans la salle fraîche, basse de plafond d'une auberge de Gevrey, cependant que dehors le soleil tapait dru sur des murs centenaires, sur la poussière de la route ; puis, ailleurs, plus tard : un gratin de queues d'écrevisses et un coq en pâte, pour lesquels je referais volontiers le voyage de Beaune. Car nous nous trouvions alors dans cette ville charmante, « une de ces cités tranquilles où, à travers les pavés, l'on entend pousser l'herbe », devant une place aux arbres, aux massifs verdoyants. Le soleil se couchait. Tout respirait le calme, la science des choses certaines. Chacun se sentait apaisé, détendu, prêt à goûter, plus encore avec l'esprit qu'avec le palais, les crus merveilleux accompagnant, rehaussant, soulignant les plats. Et tandis que nous nous attachions, le matin, à disséquer le parfum, la saveur d'un Nuits-Saint-Georges-Châteaugris 1929, couleur de rubis sombre, un vin où nous retrouvions la senteur atténuée des violettes et des roses, l'humide fraîcheur d'un sous-bois, nous étions, le soir, admis au privilège de savourer, après un Beaune-Theurons 1947, un Volney-Caillerets 1929. Quelles délices !

Qualité, netteté. Désormais ces deux mots s'associeront pour moi à l'idée de Bourgogne, cette province riche en villes d'art où toutes les lignes sont pures, d'une majestueuse courtoisie, dans une atmosphère souriante et logique, où un ordre rigoureux préside à l'agencement des cités comme des vignobles, où un sol ne se conçoit pas autrement que labouré, ameubli, ou ratissé sans une feuille qui traîne, où l'harmonie, la beauté naissent de cet ordre, de cette mesure qui sont bien les deux caractéristiques essentielles d'un Bourguignon jamais sorti de sa province. Pour la qualité... Mais j'y reviendrai.

Je pourrais écrire des pages et des pages sur les rangs de vigne au milieu desquels nous nous perdîmes — Clos-Vougeot, Meursault — et les caves — Nuits, Beaune et Mercurey — que nous visitâmes. Je ne le ferai pas. La Bourgogne en effet ne s'imagine pas autrement que nous la vîmes alors. Les voûtes qui protègent les fûts ont été construites par ces moines qui faisaient du vin trois cuvées : celle du Pape, celle des Dues et la leur propre. Remplacées après la dernière guerre, les 150.000 tuiles qui couvrent les 70 kilomètres de lattes du toit du Clos-Vougeot ont été choisies une à une pour leur ancienneté véritable par M. Rodier, chancelier de la

Confrérie du Tastevin. De même les antiques forêts du Châtillonnais ont fourni les poutres seules aptes à se substituer à celles du cellier qui, vieilles de huit cents ans, commençaient tout de même à trahir leur âge. Aussi net que celui d'allées de jardins, le sol des cours et des caves s'orne de gravier blanc. Des sculptures du XVI^e^, du XVII^e^ siècle rient un peu partout, et à Meursault dans la pierre d'une maison de vigneron sont gravés, en latin, ces vers d'Horace : « Ce petit coin de terre me plaît plus que tout autre. » La France en Bourgogne retrouve ses racines, et parcourant cette province, on conçoit qu'aussi peu étendue qu'elle soit elle ait fait autant de bruit dans le monde. Pourquoi ? Eh ! c'est que, si la vigne y poussait déjà du temps des Gaules, elle a été autant que le vin, et cela depuis le VI^e^ siècle, l'objet des soins presque exclusifs d'une population à l'esprit clair, à l'esprit sain, seulement éprise de la chose parfaite, parvenue somme toute avant bien d'autres à la véritable civilisation. Rien de plus touchant que d'entendre les Bourguignons d'aujourd'hui, gens singulièrement avertis des difficultés internationales de l'heure, replonger comme malgré eux dans le passé.

Il faut les avoir vus, vignerons propriétaires ou négociants au milieu de ces paysages épurés de Bourgogne que dore le soleil avec un élan fougueux ; il faut les avoir vus aussi dans la pénombre d'une cave, la tasse d'argent à la main, près de ces cuves que Pasteur incita leurs pères à rénover extérieurement d'un coup de racloir avant chaque vendange, pour comprendre que l'appât du gain les guide moins, d'année en année, que le souci d'une production inimitable, d'une réputation à maintenir dans le monde, d'une confiance à perpétuer chez les clients.

La position du Bourgogne dans le monde se trouverait-elle donc menacée ? A première vue les appréhensions nourries à ce sujet par certains semblent vaines. Elles ne le sont pas. La guerre, l'après-guerre et les bouleversements mondiaux n'ont pas épargné nos vins, produits d'exportation au premier chef et qui ont plus fait pour la renommée de la France au dehors que bien des discours. Or le fait ne saurait être nié : les Bourgognes sont actuellement absents de nombreux marchés, l'Amérique du Sud et la Hollande par exemple. Ailleurs, comme au Mexique, des droits écrasants les frappent. Or, quand on a été longtemps absent d'un marché, il se révèle bien difficile de s'y réintroduire par la suite. Les Etats-Unis ? Là le marché s'est vu totalement désorganisé à l'époque de la prohibition. Puis les Américains se sont soudain, eux aussi, intéressés à leurs vignes. Les vins qu'elles donnent s'apparentent à certains vins communs d'Algérie. Toute comparaison avec les produits de notre sol s'affirme évidemment impossible. Mais au stade actuel de leur gastronomie les Américains n'y regardent pas encore de très près. D'autre part,

si la France use de sévérité à l'intérieur de ses frontières en ce qui concerne les appelations d'origine, elle est incapable de défendre ces mêmes appellations partout hors de chez elle. Or, sans parler des plagiats éhontés auxquels se livraient naguère les Japonais, il apparaît — aussi regrettable que cela soit — que Chablis, Bourgogne sont devenus à l'étranger non plus des appellations, mais des *types* de vins domestiques. D'où la légende d'une caricature américaine : « Comment, s'écrie une dame d'outre-Atlantique à laquelle un maître d'hôtel propose un Bourgogne d'origine, comment ! les Français font donc aussi du Bourgogne à présent ? » De surcroît, et afin de promouvoir la production locale, il est malheureusement certain que divers pays se sont attachés à dénigrer nos vins, notamment le Bourgogne. A ces campagnes les intéressés ripostent, certes, par une « contre-contre-propagande ». Il n'en demeure pas moins qu'ils deviennent à peu près uniquement tributaires du marché européen, un marché auquel manquent à présent l'Allemagne, la Tchécoslovaquie, la Pologne, les Etats baltes, la Russie. Est-ce à dire qu'il y a mévente ? Non. La Bourgogne vend ses vins. Mais un début d'anxiété perce chez les grands négociants. Ils voudraient des marchés fixes. Pourquoi ? Pour une raison qui, chez eux, prime toutes les autres : être certains de toujours pouvoir assurer *la qualité*.

Ici le problème, un problème propre à la Bourgogne, se complique. D'aucuns s'en étonneront. « Eh quoi ! diront-ils, la « technique » du Bourgogne n'a-t-elle pas été mise au point depuis des siècles ? Des auteurs éclairés n'ont-ils pas prétendu que chaque fois qu'on a voulu innover, améliorer les principes, les traditions, on a couru à des mécomptes ? » L'objection exprime une évidence. Dans le cas présent ce n'est pas à proprement parler de cela qu'il s'agit. Un élément particulier domine la question : l'extraordinaire morcellement de la propriété en Bourgogne. A peine croyable le nombre des producteurs bourguignons, grands et petits : 109.804 en 1950 pour une superficie de 50.265 hectares ! Fragmentation de la propriété inconnue dans le Bordelais et la Champagne. Un seul propriétaire à Bordeaux règne sur le Château-Margaux. Le Clos-Vougeot, en Bourgogne, au contraire, compte soixante-six propriétaires, qui partagent leur récolte entre deux cents négociants...

CETTE remarque, à elle seule, tend à préciser le problème. Sans perdre de vue que le but recherché est la qualité parfaite, il convient pourtant encore de préciser certaines données, d'éclairer les rôles respectifs du vigneron et du négociant. Qu'il me soit permis ici de citer l'aimable, l'actif secrétaire général du Comité professionnel des vins fins de Bourgogne, M. Pierre Forgeot. « En Bourgogne, dit-il, le vigneron se contente généralement de cultiver la vigne et dans ce domaine bien des soucis et bien des peines lui sont dévolus : nombreux travaux répartis sur une année et surtout risques continuels : gel, maladies, mauvaises conditions atmosphériques ou, finalement, grêle venant détruire les efforts accomplis, et cela sans recours, la Bourgogne étant à culture unique. Mais sa tâche s'arrête toujours à la vendange. Il est en effet très rarement outillé et, de plus, n'a pas le temps matériel nécessaire au soin des vins nouveaux, qui demandent une attention constante et souvent des connaissances très spéciales. Généralement il vend sa récolte « en raisins » ou « sous le pressoir » au plus tard au soutirage de mars. »

A qui donc revient alors la mission primordiale, indispensable, délicate entre toutes « d'élever » les vins fins ? Au négociant !

PUISQUE cet article prend tournure de confession publique, un nouvel aveu : de même que beaucoup de consommateurs, j'avais souvent médit des négociants en vins. Sans chercher plus loin, je les considérais comme de pâles intermédiaires, seulement préoccupés de réaliser d'importants bénéfices et, par là même, de faire monter les prix. *Mea culpa*. La route de Dijon à Mercurey aura été mon chemin de Damas.

Aussi venu à résipiscence, n'hésiterai-je pas, ici, à magnifier le rôle de ces notables, un triple rôle que je vais m'efforcer d'exposer et qui surprendra, je crois bien, autant les lecteurs de *France-Illustration* qu'il m'a ébahi moi-même. Et qu'on n'incrimine pas le Meursault pour prétendre que je m'en suis laissé accroire. Le Meursault, « tâté » au fond des caves, s'il ne parle pas qu'au palais, n'embrume pas le cerveau quand on l'associe à ces bulles de pâte de fromages que sont les gougères. (M'autorisera-t-on encore une parenthèse ? Alors, rien qui développe mieux les vins de Bourgogne que les gruyères. Pour le Roquefort il faut de gros rouges. Ou bien des Moulin-à-Vent jeunes, qui ont « de la mâche ».) Mais, par les après-midi torrides de Beaune, ou dans la sèche fraîcheur de remparts, redoutes, vieilles tours pointues à l'abri desquels les professionnels beaunois conservent leurs nectars, j'ai trop eu l'occasion de m'en apercevoir : s'il fut jamais profession méconnue, inconnue du vulgaire, c'est bien celle des négociants en vins bourguignons Je voudrais pouvoir les montrer chez eux, dans leur vrai domaine, devant leurs fûts, au milieu de leur armée de cavistes et d'employés de tous ordres, qui sont moins des subalternes que des collaborateurs ; je voudrais faire revivre leurs propos, à peine teintés de cette pointe d'accent où les « r » roulent comme des futailles vides ; je voudrais transcrire ces notes vibrantes d'amour avec lesquelles ils parlent de leur province, de leur métier.

En effet, si l'on admet comme prémisses l'étourdissant morcellement de la propriété en Bourgogne, on saisira sans peine que ce morcellement ne cadre pas avec les besoins, les désirs d'une clientèle avertie, qui réclame des quantités de vins importantes. Quand un négociant veut se procurer cent pièces de Chambertin ou de Nuits-Saint-Georges, il lui en faut acheter cinq pièces ici, cinq autres là. Or le client désirant toujours « la suite » d'un vin qui lui a plu, il convient que le négociant constitue des lots assez considérables et *homogènes* pour répondre à la demande sans sacrifier la qualité. D'où le premier rôle du négociant : choisir. Choisir parmi les vins des — mettons — deux cents propriétaires de Nuits ceux qui sont à peu près du même type et permettront de faire une cuvée. Donc, premier rôle : rôle de sélection.

Celle-ci opérée, il faut bien se dire que ces vins, amenés de chez différents vignerons, n'ont pas encore acquis leur personnalité. Aux négociants alors de les *aider*. Le vin n'est pas un produit de distillation. C'est une chose pure, mais pas chimiquement pure. Il ne répond à aucune norme. Il contient de bons et de mauvais éléments. Certains d'entre eux font que le vin vit ou qu'il meurt. Aux négociants enfermés dans leurs casemates de *suivre* une évolution souvent capricieuse, de se pencher sur elle, d'amener ce vin qu'ils conservent en fûts jusqu'au moment où il pourra se mettre en bouteilles. Rôle d'*éleveur*.

ENFIN, troisièmement, rôle d'artisan. « Le vin, produit naturel, n'est pas un produit de la nature. » La nature donne le raisin, pas le vin, qui, d'après Pasteur, n'est que jus de raisin fermenté. Mais fermentation : intervention de l'intelligence de l'homme. De quelque cru qu'ils soient, s'ils ne sont pas « suivis » dès le début, les plus beaux raisins produiront du vinaigre. Pour qu'il se transforme en bon vin ce raisin pressé requiert des soins multiples. Aussi comprend-on que pour ce métier, méconnu je le répète, il faille l'amour du beau travail, de la « belle ouvrage ». Il faut aussi beaucoup d'argent. Car tous ces vins, dont l'évolution se révèle bien différente de celle qui sera la leur une fois dans leur prison de verre, exigent deux ans de fût au minimum avant toute mise en bouteille. A ce moment-là ils courent leur chance. Ils deviennent responsables de leurs frasques ou de leur bonne conduite. Nul n'y peut mais, pas plus qu'un père qui a amené son fils à l'âge d'homme ne peut influer sur son comportement, louable ou détestable. En fûts, c'était encore l'école. On pouvait encore le corriger, l'incliner dans la bonne voie.

— Comment ? demandais-je. Pour préparer à ces vins une maturité pleine d'équilibre, que pouvez-vous leur faire pendant les deux ans où ils reposent en fûts ?

— Les aider, me répondait-on. Leur donner une bonne nourriture. Leur faire faire de la gymnastique. Les redresser. Jamais les brutaliser. Opérer des « collages » et faciliter ainsi la précipitation des éléments en excédent dans les vins. Cela par des procédés anciens, éprouvés. Ces ultra-violets, ces infra-rouges, dont quelques revues ont beaucoup parlé, quelles balivernes ! quelle barbarie ! En somme, question d'expérience, de temps... et de capital.

— Ont donc raison ceux qui affirment le bon vin, le vrai bon vin, résultat de générations, de beaucoup de travail, d'efforts et d'économies ?

— Sans aucun doute.

— Et tout cela, pourquoi ?

— Pourquoi ? Mais pour un motif bien simple et qui dispense de plus longs commentaires : pour que le petit Bourguignon, quand il s'évadera de chez lui pour aller en France ou à l'étranger, fasse honneur à lui-même, à ses parents et à sa province.

— L'amour du pays et celui de la Bourgogne surpassent donc toute autre considération ?

— C'est vous qui nous demandez cela ?

— Aux trois rôles que vous vous êtes assignés s'en ajoute alors un quatrième : celui d'exportateur, avec toutes les difficultés et les luttes que sous-entend son exercice...

— Oui. Depuis l'époque où les acheteurs belges emportaient le vin des Hospices de Beaune en longs convois de carrioles traînées par des chevaux, l'exportation a fait de grands progrès. La Bourgogne occupe actuellement le deuxième rang pour l'exportation des vins « tranquilles ». Mais pour maintenir cette place, ou pour acquérir la première, il faut beaucoup de ténacité et surtout une politique de *qualité*.

— Nous y revenons donc.

... Nous y revînmes le lendemain, lors du dernier déjeuner que nous prîmes en commun, un déjeuner qui s'ouvrit sur un succulent pâté de canetons et qu'arrosèrent successivement un Montrachet 1945, un Mercurey-Château-de-Chamirey 1947, dont la saveur feutrée, longtemps persistante, fut un autre enseignement de ce voyage, un Volnay-Clos-des-Chênes 1945 et enfin, après le café, une liqueur de prunelle typiquement de Bourgogne, veloutée, onctueuse et robuste à la fois. Mais, en vrais Bourguignons, nos amis beaunois allient à la netteté de la pensée, à la franchise de la parole cette diplomatie qui s'inspire avant tout du louable scrupule de blesser quiconque. L'expression, happée la veille au vol, « politique de qualité » m'avait donné à réfléchir. Une politique suppose un dessein, et des hommes pour le faire triompher. Ces deux conditions ne se trouvaient-elles pas réunies ? Une collaboration intime n'existe-elle pas entre les viticulteurs qui font pousser le raisin et les négociants éleveurs qui le soignent et propagent dans le monde la réputation de ce vignoble splendide qu'est celui de Bourgogne ? Quelques regards, un peu gênés me semble-t-il, s'échangèrent parmi nos hôtes.

— Chose souhaitable, dit enfin quelqu'un.

— Quoi ! N'est-elle point encore réalisée ?

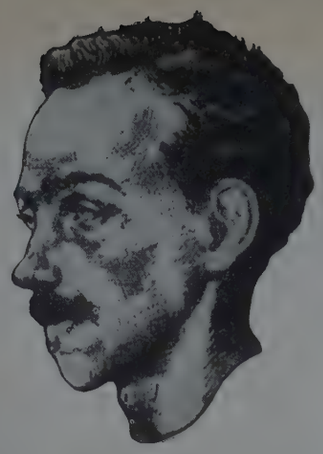
— Espérons qu'elle le sera un jour.

ON ne nous en dit pas davantage. Il me fallut pousser ailleurs ma petite enquête personnelle pour apprendre que non, décidément l'union propriété-commerce n'avait pas encore dépassé le stade des projets. A qui la faute ? Pas aux commerçants, qui ne demandent qu'à marcher avec les viticulteurs la main dans la main. Seulement voici : après la période noire de l'occupation certains viticulteurs se crurent bien avisés de faire cavalier seul. Oh ! ils vendirent leur vin. Mais, n'opérant que sur des contingents forcément limités et sans possibilité de « suite », la qualité, cette fameuse, cette précieuse qualité, à laquelle les chevaliers, les croisés du Bourgogne attachent tant de prix, risque d'en souffrir, avec toutes les conséquences que comporterait pareil état de choses. Certains l'on compris sans doute. On est loin encore de ce Comité interprofessionnel des vins fins de Bourgogne, qui réunirait pour une action commune les quelque cent mille propriétaires producteurs et les quelque deux cents négociants éleveurs.

Il est des circonstances où l'individualisme le plus respectable doit s'incliner devant l'intérêt général. En butte à toutes sortes de contre-propagandes, il ne faudrait pourtant pas que, par suite d'un manque d'entente entre des professions qui se complètent, les plus nobles de nos crus se vissent peu à peu évincés des marchés mondiaux. Il importe au contraire que la phrase de Talleyrand conserve partout sa valeur d'axiome : « Faites boire à un grand de la terre une bouteille de vieux Bourgogne. Vous aurait-il rendu vingt signalés services, soyez persuadé qu'il reste encore votre obligé. »

PAUL MOUSSET.

L'ÉTERNELLE ÉNIGME D'ARTHUR RIMBAUD EN ABYSSINIE



PAR LE PROFESSEUR PASTEUR VALLERY-RADOT, de l'Académie française.

Tout semble avoir été dit sur cet homme étrange entre tous. Mais quand on se trouve en Abyssinie, on ne peut s'empêcher de se poser des questions sur l'hallucinante aventure de ce jeune homme *illuminé,* de ce poète *visionnaire* — un des plus grands peut-être de tous nos poètes parce qu'il fut poète dans le sens absolu du mot — qui, à dix-neuf ans, changea volontairement l'orientation de ses rêves.

Avant de renoncer à toute création littéraire il avait annoncé dans son testament poétique, *une Saison en Enfer,* quelle serait sa nouvelle vie : « Oh ! la vie d'aventures qui existe dans les livres d'enfants, pour me récompenser, j'ai tant souffert, me la donneras-tu ?... Ma journée est faite ; je quitte l'Europe. L'air marin brûlera mes poumons ; les climats perdus me tanneront. Nager, broyer l'herbe, chasser, fumer surtout, boire des liqueurs fortes comme du métal bouillant, comme faisaient ces chers ancêtres autour des feux. » (Quelle désillusion lui donna l'Afrique !) « Je reviendrai avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux ; sur mon masque, on me jugera d'une race forte. » (Il revint en Europe sur une civière, mourant.) « J'aurai de l'or, je serai oisif et brutal. » (Il fut presque aussi pauvre à son retour d'Afrique.) « Je serai mêlé aux affaires politiques. Sauvé. » (Il resta l'éternel réprouvé du Destin.)

ne suffiraient pas à visiter... » Le 10 novembre 1890 il écrit encore à sa mère, cette fois-ci de Harrar : « ... Il y a une chose qui m'est impossible, c'est la vie sédentaire. »

L'évasion ! il l'a cherchée en quittant, presque enfant, Charleville trop triste et sa mère trop austère. Il l'a cherchée dans la vie factice où il s'est vautré avec délices de seize à dix-neuf ans. Il l'a cherchée dans ses poèmes qui ne sont qu'une évasion du monde réel. Il l'a cherchée dans ses fugues, avec Verlaine ou seul, à travers les pays d'Europe. Il l'a cherchée jusqu'aux Indes néerlandaises. Il l'a cherchée à Suez, à Chypre, à Massaouah, à Zanzibar, à Aden. Il l'a cherchée à Harrar. Il l'a cherchée dans ses explorations en Abyssinie. Dans sa jeunesse, toutes les aventures de l'esprit ; plus tard, toutes les aventures des terres inconnues : c'est toujours le même homme.

On essaie en Abyssinie de retrouver la trace de ses pas ; mais elle s'est effacée. On interroge les Gallas et les Européens ; mais depuis que Mgr Jarosseau, évêque du Harrar, n'est plus là, personne ne répond aux questions que l'on pose sur Rimbaud. Cependant un fin lettré, M. Auboire, consul de France au Harrar, dont la résidence est à Diridaoua, a cherché à retrouver les vestiges du passage de Rimbaud en Abyssinie. Il m'a mené à Harrar, cette ville beau-

La maison habitée par Arthur Rimbaud pendant son second séjour a Harrar.

Durant ses années passées en Abyssinie, où il semble n'avoir eu que le souci d'amasser de l'argent par le négoce, son esprit poétique était-il éteint ?

Dans ce pays où tout est émotion on ne peut guère le concevoir. Et cependant maints témoignages l'affirment. L'explorateur Jules Borelli nous dit : « Il ne parlait jamais de sa vie précédente. » Lorsqu'on voulait lui rappeler ses poèmes de jeunesse il s'écriait : « Absurde ! Ridicule ! » A un ami qui lui demandait s'il pensait toujours à la littérature il répondait : « Je ne m'occupe plus de *ça.* » Le poète est bien mort, sans doute parce qu'il sentait qu'il n'avait plus rien à dire, son message avait pris fin.

Mais le caractère de Rimbaud a-t-il changé ? Non. Rimbaud, comme au temps de son enfance, a l'obsession de l'évasion. Il ne peut rester sur place, comme le prouvent ses voyages et ses expéditions. Il ne songe qu'à de nouveaux départs. Il écrit d'Aden à sa mère le 15 janvier 1885 : « Si je reviens... ne comptez pas que mon humeur deviendrait moins vagabonde. Au contraire, si j'avais le moyen de voyager sans être forcé de séjourner pour travailler et gagner l'existence, on ne me verrait pas deux mois à la même place. Le monde est plein de contrées magnifiques que les existences réunies de mille hommes

coup plus orientale qu'africaine, où le poète, devenu négociant, faisait le commerce des peaux, de l'ivoire, du coton et du café.

Au centre de la ville, ceinte de murailles, voici la place du marché : ici s'élève le « palais » où était installée la factorerie de Rimbaud. Il devait y vivre lors de son premier séjour à Harrar, en 1880-1881.

Lors de son séjour ultérieur il habita une maison que l'écrivain anglais Evelyn Waugh dit avoir été démolie. Tel n'est pas l'avis de M. Auboire. Une maison, non loin de la place, maison entourée d'une grande cour, dont nous donnons ici la photographie, aurait été celle de Rimbaud. Nous le croyons volontiers, car si nous feuilletons le livre publié en 1949 par Claude Edmonde-Magny, *Poètes d'aujourd'hui. Arthur Rimbaud,* nous voyons une « photographie sans retouche » intitulée « Rimbaud au Harrar, 1883 ». Il est en pantalon blanc, veston noir, la main gauche appuyée sur une balustrade qui semble bien être celle de la maison présumée de Rimbaud. Aspect quelconque, barbe noire, regard sombre... qu'est devenu le jeune homme au visage charmant, aux yeux troubles, perdu dans les lointains de ses rêves, que onze ans auparavant avait peint Fantin-Latour ?

Pêche au cormoran

AU JAPON

PAR LE DOCTEUR
ANDRÉ BRUNEL

LES CORMORANS SONT SORTIS DES PANIERS ET ATTACHÉS A DES CORDELETTES TRÈS SOLIDES.

DE LEURS BARQUES LES PÊCHEURS DIRIGENT LES OISEAUX QUI PLONGENT ET REPLONGENT SANS CESSE.

Malgré la modernisation et les grands bouleversements qui ont transformé le Japon au cours du dernier demi-siècle, de profondes traditions, des coutumes anciennes ont maintenu dans la campagne nipponne beaucoup de pittoresque et de charme.

De nombreux métiers, un artisanat très varié ont conservé des méthodes et des procédés qui font revivre des âges où la machine n'existait pas.

Il suffit de parcourir les villages et les cités de la province pour s'en convaincre.

Là les Japonais montrent leur intimité instinctive avec la nature, leur amour des beaux sites. Leurs jardins et leurs parcs, les temples qui se fondent et arrivent à se confondre avec la forêt conduisent insensiblement la pensée à cette communion avec les grandes forces de la vie. Et celui qui a pu contempler la beauté barbare des plongeuses ramenant des profondeurs les huîtres perlières ou qui a pu assister au spectacle grandiose d'une pêche avec des cormorans par nuit d'été s'est senti emporté vers les origines les plus lointaines de ce peuple.

La pêche au cormoran se pratique pendant les mois d'été à Gifu, dans le centre du Japon, sur les bords de la Nagara.

Gifu est une cité prospère, adossée à des collines boisées qui bordent une rivière très poissonneuse. Là vivent plusieurs familles de pêcheurs spécialisés dans l'élevage et le dressage des cormorans royaux.

Ces oiseaux deviennent d'excellents auxiliaires et réussissent très vite à ramener plusieurs livres de poissons lorsque la pêche a lieu par une nuit sombre particulièrement favorable.

Pendant le jour on peut les voir dans leurs paniers de bambou tressé, alignés sur les quais de la Nagara. Leurs gardiens les caressent au soleil, les massent et, par des pressions sur le cou, les habituent à rester longtemps sans respirer.

Chaque barque en possède une dizaine. Chacun a son nom, et le plus ancien, le plus expérimenté a les faveurs spéciales de son maître. C'est lui qui sera lancé à l'eau le premier et qui entraînera les autres par ses plongeons.

Lorsque le soir vient les pêcheurs préparent leurs barques élégantes. Les cormorans sont sortis de leurs paniers, attachés au bout d'une cordelette fine mais solide, puis on leur fixe un anneau autour du cou afin de les empêcher d'avaler les poissons d'importance, mais qui cependant laissera passer le menu fretin.

Quand la nuit approche les barques, les unes après les autres, remontent la rivière vers les rapides. On attendra que l'obscurité soit complète pour commencer la pêche.

Dans des lanternes en fer forgé suspendues à l'avant des navires des feux de résine sont allumés ; bientôt attisés par la brise, ils projettent à la surface des eaux une intense lumière qui contraste avec les ombres noires qui enveloppent le paysage. Le fleuve semble s'embraser.

Les cormorans, éveillés, poussent des cris étranges, ils s'agitent. La pêche va commencer. Leur œil fauve guette déjà dans l'eau qui clapote les poissons attirés par la lumière.

Les chefs des barques s'appellent. Sur chacune d'elles un matelot frappe sur un tambourin de bois, et l'écho répète le rythme sauvage de ces battements. C'est le signal du départ. La flottille s'engage au plus fort du courant, précédée par les feux des lanternes qui éclaboussent d'or l'encre du fleuve.

Les cormorans sont lâchés les uns après les autres, toujours dans le même ordre ; leurs gardiens leur parlent et les surveillent. D'une main agile ils jouent avec les cordelettes qui les retiennent. Rien ne leur passe inaperçu. Les oiseaux royaux plongent et replongent ; ivres de joie et de liberté, ils saisissent tout poisson qui nage à leur portée ; leurs ailes aux reflets moirés de vert et de noir prennent des teintes de cuivre qui ruissellent. Lorsqu'un cormoran bat des ailes et semble étouffer, d'un geste rapide on le hisse sur la barque et on lui fait rendre les poissons qu'il a dans le gosier. Dès qu'il se sent dégagé, il replonge... Pendant plusieurs heures il ramènera ainsi les poissons les plus divers, et si à la fin de la course il paraît n'avoir pas mangé assez de petits poissons, son maître complétera son repas en lui permettant de prendre quelques pièces du produit de sa chasse.

Entre les quais éclairés par les lampions des barques de plaisance la flottille descend.

Les cris rauques des pêcheurs et les battements sourds des tambourins l'accompagnent de leur rythme barbare qui joue avec les harmonies de l'eau.

La nuit, les ombres des oiseaux et des hommes, parfois fantastiques, le grondement scandé des bois qui s'entre-choquent, les ébats des cormorans excités par le bruit et le feu et tout ce rituel ancien saisissent le spectateur et le font vibrer intensément.

Il suivra longtemps du regard les barques qui s'éloignent et qui emportent avec elles des secrets millénaires.

Puis, quand il sortira de sa rêverie, un léger parfum d'encens, une lumière qui clignote sous les ombrages vénérables le guideront vers le temple où, devant les autels peints en rouge, erre l'âme du vieux Japon.

UN EFFET DE LUMIÈRE DANS LA WALKYRIE.

POUR LA PREMIÈRE FOIS DEPUIS LA GUERRE

BAYREUTH

SANCTUAIRE DE WAGNER ROUVRE SES PORTES

POUR sa réouverture, après des années de silence, le théâtre wagnérien de Bayreuth a retrouvé d'emblée l'affluence et l'atmosphère des anciens festivals. Le même cérémonial préside toujours aux représentations. Dès 3 heures de l'après-midi la foule afflue vers la colline où s'élève la massive construction de brique rose conçue et réalisée par Richard Wagner pour l'exécution de son œuvre gigantesque. Comme avant guerre, les fervents du culte wagnérien se sont donné rendez-vous. Le jour de l'inauguration, qui avait lieu sous le signe de Beethoven, avec la *9e Symphonie*, dont Wagner a remanié l'orchestration, on voyait parmi les spectateurs les trois hauts commissaires alliés et de nombreux Américains. Un public international attentif et respectueux était venu à Bayreuth comme dans un des hauts lieux de la musique, où depuis la fondation du théâtre, il y a soixante-quinze ans, on s'est habitué à entendre interpréter les œuvres de Wagner avec une rare perfection et selon les traditions établies par le compositeur lui-même. La nouvelle et jeune direction des deux petits-fils du maître a entendu respecter ces traditions.

Le Festival de cette année, qui dure tout un mois, comporte une série de représentations de *Parsifal*, dirigées par Hans Knappertsbusch, une série des *Maîtres chanteurs*, sous la baguette d'Herbert von Karajan, et deux cycles de la *Tétralogie*, le premier avec Knappertsbusch, le deuxième avec Karajan.

C'est *Parsifal* qui constituait cette année le premier spectacle wagnérien. Wieland et Wolfgang Wagner l'avaient choisi spécialement parce que de toutes les œuvres de leur grand-père, c'est celle qui a été écrite spécialement pour Bayreuth et qui, dans son esprit, ne devait même jamais être jouée que là. Le *Parsifal* 1951 au point de vue musical bénéficie d'une exécution en tous points remarquable. Hans Knappertsbusch le dirige avec autant de soin que de ferveur — dans un mouvement peut-être un peu trop lent parfois — et, pour ne citer que les principaux interprètes, Martha Mödl, dans Kundry, George London, dans Amfortas, et Wolfgang Windgassen, dans Parsifal se sont montrés irréprochables. Rarement on pourra trouver un Gurnemanz de la qualité de Ludwig Weber, ce grand tragédien lyrique qui réussit aussi à donner à l'inquiétante figure d'Hagen, dans *le Crépuscule des dieux*, un tel relief. Les chœurs, sous la direction de Wilhelm Pitz, ont concouru par leur perfection à créer l'ambiance de surnaturel dans laquelle baigne ce drame sacré. Richard Wagner prétendait qu'on devait l'écouter les yeux fermés ; Wieland Wagner, et c'est là la grande innovation du Festival de cette année, a complètement remanié la mise en scène de *Parsifal*, comme celle de la *Tétralogie*. Dans *Parsifal* il s'est attaché à dégager le sens mystique de l'œuvre, et pour cela il a simplifié les décors, s'affranchissant de tout réalisme, réduisant les éclairages d'une manière qui peut même sembler excessive, pour donner l'impression que les personnages sont plutôt des symboles que des êtres réels.

Sans aller aussi loin dans le domaine de l'immatériel, Wieland, pour la *Tétralogie*, a également fait un effort vers la simplification des décors, traités très sobrement.

L'exécution de la *Tétralogie* exige de la part de tous les nombreux artistes, et aussi des chœurs, non seulement des voix d'une qualité exceptionnelle, mais un art supérieur du chant et de la déclamation lyrique, ce qui en rend trop souvent la réalisation difficile et imparfaite. A Bayreuth, cette année, on ne peut qu'admirer la réussite d'une distribution homogène. Depuis les premiers rôles jusqu'aux trios des « Filles du Rhin » et des nornes et à la cohorte des Walkyries, on ne trouve que des artistes de tout premier ordre, également dévoués à la cause wagnérienne. A une époque où les ténors semblent introuvables, MM. Wieland et Wolfgand Wagner ont réuni sur la même affiche MM. Treptow (Siegmund), Bernd Aldenhoff (Siegfried), sans parler de M. Wolfram Windgassen, déjà entendu dans *Parsifal*, qui possèdent des voix d'un volume important, nécessaire pour ces rôles écrasants, dont par ailleurs ils ont la stature et la jeunesse.

C'est une cantatrice venue de New-York, encore que d'origine nordique, qui chante la Walkyrie. Mme Astrid Varnay a le physique du rôle, ce qui est trop rare pour qu'on ne le note pas, et comme elle possède une voix solide, d'un timbre très chaud, elle semble toute désignée pour reprendre la succession de l'admirable Kirsten Flagstad. Mme Léonie Ryzaneck a été une Sieglinde tout à fait exceptionnelle, et M. Sigurd Björling, en Wotan, a chanté et joué ce rôle redoutable et difficile avec une autorité et un relief singuliers, pouvant soutenir la comparaison avec ses plus illustres devanciers. Au reste la distribution entière, il faut le répéter, est de celles qu'on pourrait presque qualifier d' « introuvables ».

Les *Maîtres chanteurs de Nuremberg* ont apporté dans l'atmosphère du Festival une impression de détente nécessaire. Herbert von Karajan l'a dirigé avec un éclat et en même temps un soin et une recherche du moindre détail orchestral, faisant ressortir toutes les beautés de cette éblouissante partition.

PIERRE SABATIER.

LA MISE EN SCÈNE DE LA « TÉTRALOGIE » A ÉTÉ RÉNOVÉE PAR WIELAND WAGNER, PETIT-FILS DU COMPOSITEUR, QUI A SU RÉUNIR DES INTERPRÈTES, CHANTEURS OU COMÉDIENS, EXCEPTIONNELS.

Soirs de Vacances...

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Week-end au Touquet ! *Thank you* à mes parents pour m'avoir appris la langue du grand Will, car il est bien évident que cette station d'entente cordiale est plus britannique que française. Quant au ciel, il appartient indiscutablement aux lignes aériennes anglaises, qui déversent sur Le Touquet une invraisemblable cohue de ladies et de gentlemen venus jouer au golf et au baccara.

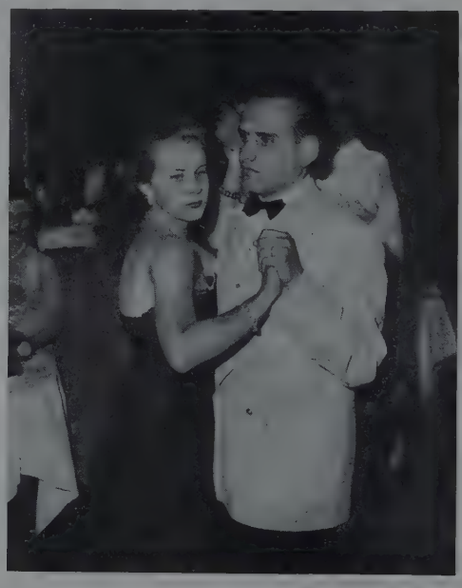
Le Touquet a d'ailleurs ses particularités : le tapis des tables de jeu est bleu, il n'y a pas de gare, et devant le casino flotte un drapeau vert marqué d'un E blanc. Après enquête, il s'agit du pavillon européen !

La délimitation se fait d'elle-même : les Français hantent surtout Paris-Plage et la mer, tandis que la « gentry » franco-anglaise (il y a beaucoup d'industriels du Nord) réside dans la forêt du Touquet, où l'on trouve de ravissantes villas.

Le Touquet fut atrocement mutilé et doit beaucoup de sa résurrection à son maire, le docteur Jules Pouget, qui pour être sénateur du Pas-de-Calais en oublie pourtant la politique pour ne se soucier que de la reconstruction et de l'embellissement de sa petite cité. J'ai été frappé par un ensemble d'avenues résidentielles où chaque propriétaire s'efforce de surpasser son voisin. Cette émulation nous vaut les plus coquettes maisons de France et de ravissants jardins ; tout cela est bien aligné, net et « briqué » !

« Et c'est pourquoi, me confie le docteur Pouget, j'ai interdit Le Touquet aux campeurs, que je loge à quelques kilomètres d'ici. Un campeur doit en principe apprécier des sites sauvages et ne saurait vivre dans ces quartiers boisés du Touquet, ne serait-ce que pour éviter les risques d'incendie. »

M. le maire me fit faire dans sa voiture le tour du propriétaire, et c'est avec une légitime fierté qu'il me montra ses terrains de sports, son aéroport civil, le golf, qu'anime le major Stoneham, l'Hermitage, que l'architecte Gridaine remet en état pour que Le Touquet puisse l'an prochain avoir un palace de plus, et, m'emmenant vers la Canche, le docteur Jules Pouget m'exposa son projet : doter Le Touquet d'un lac à côté de la mer. Cet immense bassin (20 hectares) permettra le canotage, des courses de hors-bord, et c'est là une tâche considérable qui n'effraye point le docteur Pouget, lequel en a « vu d'autres » lorsqu'il revint dans sa cité encombrée de



LE TOUQUET Pour le bank-holiday, Elizabeth Taylor n'a pas voulu demeurer a Londres, ou elle tourne « Ivanhoe » avec son homonyme Robert Taylor. La jeune star dansa au Casanova, dont les soirées sont animées par l'architecte Gridaine (ci-contre), qui est aussi le créateur de petits jeux innocents. Rien de « shocking », bien sur, et la jeunesse anglaise s'amuse « of course » ! Le baron de Goldschmidt a dansé avec la très jolie miss Rathvon, qui est la fille d'un magnat cinématographique d'Hollywood.

BIARRITZ Biarritz prépare une très brillante saison dont le clou sera, dit-on, le bal Goya, le 30 aout. En attendant, le grand salon de l'hotel du Palais a été envahi par ces deux peintres en batiment qui choquent l'élégante clientèle de cet hotel. En les examinant d'un peu plus près on reconnaitra le grand décorateur A.-M. Cassandre et son fils. Ils brossent actuellement le décor du ballet de Marie-Laure de Noailles, « Melos », sur une musique de Léo Preger, qui sera donné le 25 aout aux Ambassadeurs.

Un couple typiquement « made in Great Britain ». Ne vous approchez pas trop de votre danseuse, n'ayez pas l'air de vous distraire, portez un smoking noir, et surtout n'oubliez pas votre monocle. La dignité est de mise, même au Night club.

CHARLESTON A CORBEVILLE

Les acheteurs américains sont a Paris pour les collections de nos grands couturiers. Pour eux Jacques Fath a donné une grande fête en son chateau de Corbeville. Il campait un étonnant Charlot, et son fils fut tout naturellement le Kid. Ci-dessus, Mme Geneviève Fath en Mary Pickford, et la star Gene Tierney. Mrs. Thomas Hardie a préféré souper sur l'herbe, car le buffet était envahi. Ci-contre, Paulette Goddard, qui se refusa a danser avec Jacques Fath-Charlot.

VICHY S. E. El Glaoui, pacha de Marrakech (a droite), fait sa cure a Vichy. Ce qui ne l'empêche point de boire du vittel. Ci-dessus : S. E. M. Walter Stucki, ministre de Suisse, citoyen d'honneur de Vichy, remet au lieutenant P. d'Inzeo (Italie) la Coupe de la ville de Vichy. A gauche : lord Dundonal et le colonel Monroe se rencontrent au golf de Vichy, ou l'on peut aussi accéder en traversant l'Allier en canot automobile. Le clou de la saison sera, dit-on, la Nuit de l'Opéra, le 20 aout.

140.000 mines qu'il lui fallut faire enlever avant de songer à la reconstruction.

S'il a été établi que nos amis Britanniques ont toujours un côté un peu « stiff », il n'empêche qu'ils s'amusent avec dignité dès qu'ils arrivent au Touquet, qui est encore un peu anglais et pas encore tout à fait français. Lorsque les estivants ont goûté les joies de la plage, du tennis, du golf, ils vont au casino de la forêt, où ils peuvent pratiquer un autre sport : le baccara. Ils ne s'en privent point.

Pour ceux qui s'accordent le droit de dîner ou de danser malgré l' « excitement » du *gambling* (ce n'est pas pour vous étonner que j'étale mon vocabulaire, mais parce que je rentre du Touquet) il y a le Casanova, où j'ai rencontré les deux seules têtes parisiennes du Touquet : Jean, du « Florence », qui pour l'heure n'est pas encore John, et le chef d'orchestre Maurice Mouflard. Ce *night club* est charmant, l'architecte Gridaine s'amuse à inventer de petits jeux à l'usage de la jeunesse anglaise, et c'est là que j'eus la joie de voir Elizabeth Taylor. Enfin une Américaine ! La jeune vedette que nous vîmes dans *le Père de la mariée* voudrait bien passer un week-end à Paris pour voir les collections de nos *dress makers*, mais ce *poor soul* tourne à Londres.

« Je suis venue au Touquet pour apprendre le français », m'a dit Elizabeth Taylor.

C'était évidemment le meilleur gag de la Saison !

LE BAL DES PETITS LITS BLANCS

LE BAL DES PETITS LITS BLANCS VA COMMENCER. M. LÉON BAILBY ACCUEILLE AU SPORTING D'ÉTÉ DE MONTE-CARLO LE PRINCE PIERRE DE MONACO.

LA TABLE DE M. LÉON BAILBY, OU L'ON VOIT « LE PATRON » ASSIS ENTRE MRS. HENRY CLEWS ET LA BARONNE DE VANDEUVRE. CI-DESSOUS, S. A. R. I. LE PRINCE OTTO DE HABSBOURG ENTRE LA PRINCESSE DE MONTENEGRO ET LA PRINCESSE POLOTSOFF. CETTE ÉLÉGANTE ASSISTANCE APPLAUDIT UN PROGRAMME DONT EDITH PIAF FUT LA TRIOMPHATRICE. ON N'AVAIT JAMAIS TANT APPLAUDI AUX PETITS LITS BLANCS.

BADRIE EL AYOULI (A DROITE), QUE NOUS VOYONS ARRIVER AUX PETITS LITS BLANCS, EST LA PETITE FILLE D'ABD-EL-KADER. MRS. DAVIS, DAME D'HONNEUR DE LA REINE MÈRE D'EGYPTE, L'ACCOMPAGNAIT.

Photographies Traverso, Intercontinentale, *France-Illustration* (C. Raffin, H. Parnotte).

SI L'AGA ET ALI KHAN N'ÉTAIENT PAS LA, LA FAMILLE FUT POURTANT REPRÉSENTÉE AVEC LE PRINCE SADRI KHAN, QUE L'ON VIT DANSER TRÈS SOUVENT AVEC MISS EVELYN ZANUCK, FILLE DE DARRYL ZANUCK.

PETITES CHRONIQUES

FÊTE DES FLEURS A JERSEY

Des milliers de personnes ont assisté à Saint-Hélier à une grande bataille de fleurs, la première qui ait eu lieu depuis la guerre dans l'aimable localité. Un grand défilé accompagnait la bataille florale. Le clou était cet éléphant, de fleurs, bien entendu.

LE VI[e] CENTENAIRE DU COMBAT DES TRENTE

Dimanche 12 août la Bretagne a commémoré avec solennité, sur les lieux mêmes où il se déroula, le fameux combat des Trente, dont cette année marque le sixième centenaire. Une cérémonie s'était déroulée le 25 mars, jour anniversaire du combat, dans la basilique de Josselin et à la lande de Mi-Vai. Le comité du VI[e] centenaire désirant donner le plus d'ampleur possible à la commémoration décida de réserver pour l'été ses plus importantes manifestations. Celles-ci, organisées avec grand soin par le comité, que présidait le duc Alain de Rohan, ont obtenu un grand succès.

LA CRISE DU PAPIER JOURNAL

Une crise très grave sévit sur la production du papier journal et le papier d'édition. Elle a retenu l'attention de la récente conférence de l'UNESCO, préoccupée des répercussions de cette crise sur l'information et sur l'instruction. Le directeur général de l'UNESCO, M. Torres-Bodet, vient d'adresser un pressant appel aux gouvernements pour qu'ils prennent des mesures pour remédier à cette crise.

LE COLISÉE, SALLE DE CONCERTS

Une organisation de concerts vient de louer à l'Etat italien le Colisée de Rome, et dès le mois de septembre le vaste cirque où les premiers chrétiens étaient livrés aux bêtes abritera les Romains mélomanes.

ERRATUM

Dans notre n° 303 du 4 août dernier, une erreur s'est glissée dans les pages consacrées aux « Amis de Toulouse-Lautrec ».

Nous y parlions des séjours qu'avait faits le peintre dans « la propriété que possédait Marthe Mellot à Villeneuve-sur-Yonne ». En réalité, cette propriété appartenait à M. Thaddée Natanson, et c'est seulement au titre d'invitée de ce dernier que la grande actrice habita « le Relai ».

LE FESTIVAL DE CAEN

De même que beaucoup d'autres villes, Caen a voulu avoir son festival, dont elle fait un symbole : celui de sa renaissance, renaissance d'une ville détruite en 1944 et rebâtie en six ans. Le Festival de Caen est voué à l'art dramatique, et de très nombreux spectateurs sont venus assister aux représentations de la pièce de M. Paul Blanchart, *Guillaume de Normandie*. Les décors avaient été plantés sur l'esplanade du château, et le spectacle fit honneur aux interprètes et au metteur en scène, M. Jo Trehard, dont la maîtrise avait été déjà appréciée l'an passé à Coutances. *Guillaume de Normandie* a soulevé l'intérêt aussi de l'autre côté de la Manche, où bien des compagnons d'armes du « Conquérant » ont fait souche. Qui ne connaît les liens qui attachent à la France le maréchal Montgomery ? Et l'on cite aussi des Disney, descendants des barons d'Isigny, auxquels serait apparenté Walt Disney, l'inventeur de tant de charmants dessins animés.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA GUERRE MONDIALE

Raymond Aron, *les Guerre en chaîne* (N. R. F., Gallimard, 502 pages). Il est difficile d'apporter à un ouvrage plus d'idées générales et d'esprit de synthèse que n'en a mis l'auteur dans ce livre d'une prodigieuse densité d'observations et de connaissances. De l'attentat de Sarajevo à la crise internationale actuelle il nous montre un enchaînement logique d'événements qui ont bouleversé les situations où ils avaient pris naissance.

Une étude pénétrante du stalinisme nous met en garde contre certaines illusions. Le stalinisme doit sa force en Europe à l'origine occidentale de sa religion ; il doit en Asie sa puissance conquérante à la combinaison étrange du despotisme bureaucratique et de la foi moderne en la technique. La contradiction entre la réalité et les mythes soviétiques devient paradoxalement une source de force plutôt que de faiblesse.

M. Raymond Aron ne croit guère à la possibilité pour les nations européennes d'aliéner une fraction de leur souveraineté en faveur d'un super-Etat. Par quel miracle ce super-Etat serait-il doté de pouvoirs que ces nations refusent toutes à leurs gouvernants ? La démocratie politique et le régime économique mixte ont une caractéristique : la force des freins et la faiblesse des moteurs.

L'auteur s'élève contre le « neutralisme » et la position du « double refus » prise par certains intellectuels. On ne connaît pas un partisan du « double refus » qui chercherait la liberté vers l'Est en cas d'occupation américaine. On en connaît beaucoup qui la chercheraient vers l'Ouest en cas d'occupation russe. Le but de l'Occident doit être de gagner la guerre limitée pour n'avoir pas à subir la guerre totale. A la condition qu'il ait la volonté de vaincre. « A l'époque des B-36 comme au temps des piques et des épées, ceux-là seuls sauvegardent leur héritage qui sont prêts à le défendre. »

LA CHINE :

Jean-A. Keim, *Panorama de la Chine* (Hachette, 272 pages, illustrations photographiques). « Sur la terre, un homme sur cinq est Chinois... La Chine n'est pas un pays, mais un véritable continent... Une histoire qui s'étend sur des millénaires... La grande inconnue de demain. » Ces réflexions de l'auteur illustrent à la fois l'ampleur et l'importance du sujet traité. Sur la Chine d'aujourd'hui deux courants d'opinion s'opposent: les uns affirment que, seul, l'aspect extérieur du pays s'est modifié; les autres prétendent qu'un ère nouvelle commence, sans attache avec le passé. Pour se rapprocher de la réalité l'auteur prend, suivant la formule confucéenne, la « voie du milieu ». Mao Tse Toung a élaboré un système social spécial valable pour la Chine actuelle, où — comme le disait Borodine en 1924 — « le seul communisme possible est le communisme de la misère ». Le stade intermédiaire par lequel doit passer ce pays durera des années.

Mais l'impulsion que la Chine a reçue est peut-être la plus brusque, la plus importante qu'elle ait subie depuis des millénaires. Première puissance mondiale par sa population, elle a conscience qu'elle a un rôle important à jouer sur son propre continent et une place à prendre parmi les Cinq Grands, au nombre desquels elle ne figure encore que théoriquement. Dans le conflit actuel elle a, comme toujours, l'obsession de « sauver la face », ce qui oblige les Occidentaux à entrer dans un jeu subtil et parfois indéchiffrable pour eux. La « face » a seulement pris une nouvelle forme.

On trouve dans ce livre les notions indispensables de géographie, d'histoire, d'économie, de vie sociale et religieuse, de littérature, etc., propres à faire comprendre la Chine.

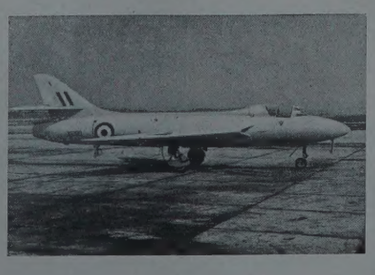
ALBERT MOUSSET.

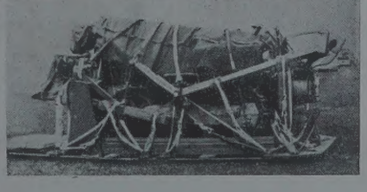
NOUVELLES DE L'AVIATION

Toujours plus vite...

La R. A. F. va prochainement être dotée de nouveaux appareils pour lesquels le gouvernement britannique, a annoncé M. Henderson, secrétaire à l'Air, a passé pour 500 milliards de commandes. Au nombre de ces appareils figure celui que montre notre photographie, le chasseur à réaction Hawker P 1067, plus rapide que le Mig 15 soviétique et que le Sabre américain. Il atteindrait 1.120 kilomètres à l'heure et serait ainsi le plus rapide du monde. Cet appareil, a dit le ministre, permettrait d'intercepter n'importe quel bombardier dont on puisse escompter la mise en service d'ici une certaine période de temps.

En même temps que le Hawker, l'aviation britannique doit recevoir un nouveau bombardier quadriréacteur, le Vickers-Vallant, dont les performances sont supérieures à celles du Camberra, qui fait environ 900 km.-h.





Toujours plus lourds...

Le parachutage d'objets divers a pris très rapidement une grande extension. Pendant la guerre armes et vivres étaient lancés par ce moyen. Depuis lors on a vu des véhicules, des jeeps, déposés par les parachutes. Tout récemment, au cours d'exercices qui ont eu lieu à Dayton, dans l'Ohio, un avion Fairchild C. 119 de l'Air Force américaine, a parachuté un bulldozer de 9 tonnes et demie, qu'on voit ici aussitôt après son atterrissage. Tout permet de croire que de moins en moins le poids constituera un obstacle, et l'on peut penser que rien n'interdira que des engins blindés, par exemple, ne soient lâchés à partir d'avions.

PREMIER VOYAGE

Construit à Lorient et destiné à la ligne Dunkerque-Maroc, le *Douaisien* vient d'arriver à son port d'attache afin d'effectuer son premier voyage. Long de 113 m. 35 et large de 16 m. 50, le *Douaisien* porte 3.700 tonnes. Sa vitesse est de 16 nœuds.

UN MARIAGE PRINCIER

En la chapelle Saint-Joseph, à Saint-Jean-de-Luz, a été célébré dans l'intimité le mariage de S. A. R. le prince Henri de Bavière avec M[lle] Anne de Lustrac. Les témoins étaient LL. AA. RR. le prince Louis et la princesse Irmingard de Bavière, la comtesse Louis de Mailly-Nesle et la baronne Pinoteau. Une grande réception fut

donnée par la baronne de Lustrac en sa propriété : Iragana. Ancienne élève des Sciences politiques, M[lle] de Lustrac a terminé ses études aux Etats-Unis, où elle connut celui qui allait devenir son mari. Le prince appartient à l'une des plus vieilles familles régnantes d'Europe qui dès l'avènement de Hitler se dressa contre lui et à laquelle le nazisme n'épargna point les camps de concentration. Le prince Henri n'y échappa qu'en prenant le maquis en Italie, où il se trouvait. En 1944 il rejoignit l'armée anglaise, qui lui confia une mission.

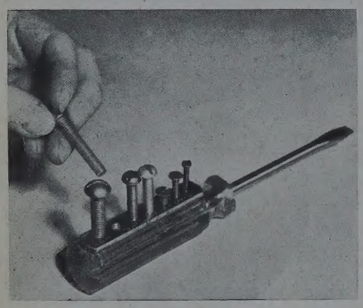
LE BON VIEUX CRICKET

Une des attractions du Festival de Grande-Bretagne a été la reconstitution d'un match de cricket à la manière ancienne. Il se disputait sur le terrain de Bexley, et le pittoresque désuet de la tenue des joueurs a beaucoup diverti les spectateurs. Que diraient les sportifs d'aujourd'hui s'il leur fallait se mesurer en chapeau haut de forme ?

PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES

Du nouveau pour les fumeurs

Une fabrique de cigarettes italienne vient de lancer les cigarettes « qui s'allument toutes seules ». Munies à leur extrémité d'un produit spécial, non toxique, elles sont frottées sur l'extrémité du paquet et s'enflamment instantanément. Désormais les fumeurs ne devraient plus jamais être privés de feu.

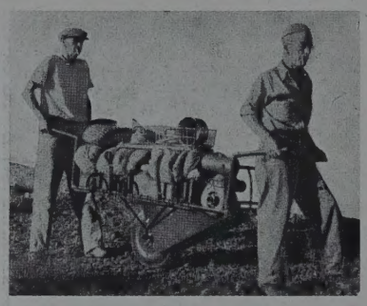


Tournevis porte-vis

Peu compliqué, ce tournevis comporte un accessoire précieux : une plaque perforée servant à mesurer diamètre et filetage des vis usuelles. Grâce à lui il est facile de choisir sur place les vis nécessaires à un travail.

Pour les amateurs de camping

Ce véhicule à la forme bizarre a été construit par un chasseur du Nevada pour le transport de son équipement. Il est doté d'un moteur de machine à laver, d'une boîte de vitesses et... d'une roue unique provenant d'un train d'atterrissage d'avion. Le châssis est fait de tubes soudés, les commandes sont placées à l'avant. Il porte aisément 200 kilos de bagages, peut emprunter tous les sentiers et se transforme à l'étape en buffet-cuisine-table.



Machine à laver

Voici le premier modèle de machine à laver utilisant les ultra-sons. Fabriqué par une firme allemande, ce modèle portatif pèse 4 kilos et nettoie en cinq minutes le contenu d'une lessiveuse moyenne.

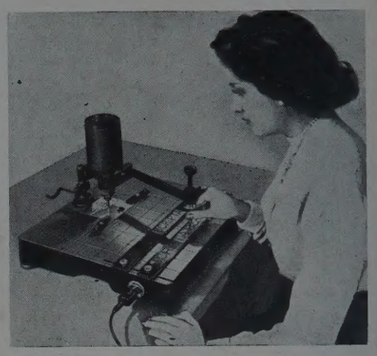
Pour la soudure de l'aluminium

Les techniciens américains viennent de mettre au point un procédé permettant de souder à l'autogène des plaques d'aluminium ; jusqu'à présent la formation d'oxyde sur les bords des plaques rendait impossible la soudure. Le nouvel instrument, qui ressemble à un pistolet et dont on se sert pour alimenter l'arc électrique, crée autour de ce dernier un « champ opératoire » composé exclusivement d'hélium. Protégé de l'air le point de soudure est ainsi exempt de toute oxydation.

Cette invention va permettre l'utilisation de grandes quantités de plaques d'aluminium dans la construction des navires de guerre, qui s'en trouveront allégés.

Contre l'éblouissement des phares

Cette monture, d'un modèle spécial, supporte deux minuscules écrans horizontaux dont les dimensions ont été calculées pour protéger uniquement la pupille de l'œil de l'automobiliste lorsqu'il conduit la nuit. Au moment où il s'apprête à croiser un autre véhicule une imperceptible inclinaison de la tête amène les écrans en position pour intercepter l'éclat des phares sans que les yeux aient à quitter la route. Les essais effectués sont, paraît-il, parfaitement satisfaisants.

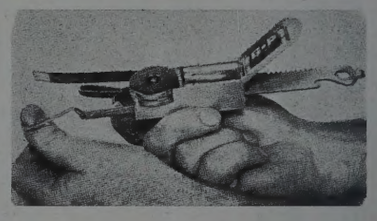


Machine à graver portative

Une firme française présente une nouvelle machine à graver, simplifiée à l'extrême, de dimensions réduites et facilement transportable. Elle comprend essentiellement un pantographe qui reproduit des caractères homothétiques à ceux d'un alphabet-guide et une fraise qu'entraîne un moteur tournant à grande vitesse. Grâce à elle on grave de la même façon que l'on écrit, à raison d'une à trois secondes par caractère, sans avoir à effectuer aucun apprentissage spécial.

Outil à combinaisons

Ce minuscule instrument est destiné aux pêcheurs à la ligne. Il comprend, en dépit de sa petite taille, onze instruments ou objets indispensables : mètre ruban pour mesurer les prises, balance pour les peser, outils à écailler, lance pour dégager l'hameçon et couper les lignes, ouvre-bouteille, ouvre-boîte et aussi compresses, bandages, lame de rasoir et teinture d'iode !



COROT. « Vue de MORNEX. »
(Collection particulière.)

A TRAVERS LES GALERIES

M. Alfred Daber offre au public — dans sa galerie — des expositions d'un goût généralement très raffiné. C'est encore le cas pour sa dernière manifestation consacrée au « divin Corot ». Corot est évidemment un de ces génies de pure essence française sur lequel on a beaucoup écrit, beaucoup parlé ! On l'a aussi beaucoup exposé. Toutefois, il atteint de tels sommets qu'on s'aperçoit avoir négligé un détail, n'avoir pas goûté une harmonie à sa juste valeur, n'avoir pas perçu toute la poésie de tel paysage ou de tel portrait. L'art de Corot est tout d'intimité et sa sensibilité de vision est si raffinée que l'on jouit davantage d'un cadre plus restreint pour la présentation de ses œuvres.

Corot est à la fois un sensitif, un réaliste et un classique. Vivant à l'époque romantique, il se rallie parfois à la conception picturale de ce mouvement, mais ses aspirations classiques lui font choisir l'ordre et l'harmonie des choses de la nature. Il peut cependant par ses « impressions » préluder à l'impressionnisme.

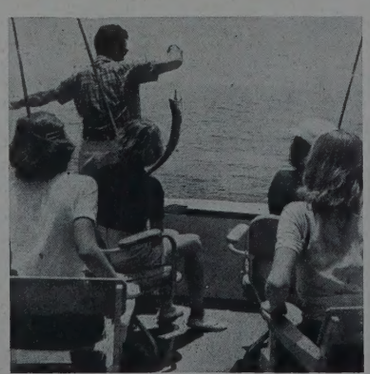
« Aimer ce que jamais on ne verra deux fois », note Vigny ; et Baudelaire déclare : « Le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art dont l'autre est l'éternel et l'immuable. »

Corot par son génie fait de synthèse et d'éléments poétiques peut être considéré comme un des maîtres de l'école française de peinture... et, poussant son art plus loin que la peinture, il crée ces « états d'âme » et ces « impressions » que seules la musique et la poésie peuvent provoquer.

MAURICE SÉRULLAZ.

PÊCHEURS SACHEZ PÊCHER !

La Floride est pour les pêcheurs un pays rêvé. Le poisson abonde sur sa côte. Mais il faut savoir le prendre. Aussi des spécialistes de la pêche en mer ont-ils fondé une école où ils enseignent les différentes manières de capturer la « grosse pièce ». En voici un qui fait une démonstration devant de charmantes élèves.



MEDECINS, MEDECINE, MALADES

Leucotomie interdite

Une bonne nouvelle vient de traverser le rideau de fer : le ministre de la Santé publique de l'Union Soviétique a interdit la pratique de la leucotomie, intervention jugée trop aléatoire, insuffisamment expérimentée, trop peu respectueuse de la personne humaine et, pour tout dire, contraire à la doctrine physiologique du grand Pavlov. Pavlov fut, on le sait, un des plus grands parmi les plus grands physiologistes du monde. Peut-être n'a-t-il pas exactement traité de la leucotomie, mais on ne prête qu'aux riches et son œuvre est immense ; si la leucotomie n'y est pas explicitement, elle y est implicitement et sa condamnation aussi, et tout est dit. La leucotomie et sa cousine la lobotomie ne sont pas choses communes ni choses bénignes : ce sont des opérations destinées à rendre aux psychopathes l'équilibre mental, et, puisqu'ils sont déséquilibrés, on leur rabote pour cela un peu de substance grise ou blanche, en plein cerveau. C'est précisément ce qui a choqué l'excellence soviétique. Réjouissons-nous et honorons avec elle la personne humaine. Dans nos pays ces questions ne sont pas affaires d'Etat, mais problèmes de conscience professionnelle, ce sera donc aux médecins à méditer ce geste politique et à ne dépasser Pavlov que si une expérimentation bien conduite le permet... sans perdre de vue un exemple qui peut, dit-on, trouver ailleurs ample champ d'application.

R.-J. M.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Gilbert Dreyfus et G. Debrise : *Hormones et sexualité.* (Collection de la Nef, Julliard, éditeur.)

Les auteurs étudient avec une grande simplicité et une grande clarté les rapports existants entre les hormones et les problèmes de la sexualité. Les chapitres de biologie comparée éclairent remarquablement ce livre. La part nerveuse, cérébrale même, est présentée avec méthode et permet de saisir le sens général de certaines questions qui ont été à plaisir enveloppées de dangereux mystères et travestis d'un vêtement plus littéraire que biologique. L'étroite communion de pensée qui unit le professeur agrégé Gilbert Dreyfus et son constant collaborateur G. Debrise ne permettrait pas de faire le partage de ce qui revient à chacun d'eux dans cette étude si eux-mêmes n'avaient pris soin de nous l'indiquer. Ils méritent tous deux d'être remerciés et lus.

Olivier Quéant : *la Rose aux dents* (les Publications de France).

Notre excellent confrère Olivier Quéant a réuni dans ce petit volume un certain nombre de chroniques parues dans *Plaisir de France*. La défense de la qualité dans tous les domaines en est le thème. Et en parlant de qualité, l'auteur n'entend pas seulement celle qui s'attache au choix de la belle matière et du soin de l'exécution. Au delà de la qualité il place le goût ou, en d'autres termes, il n'est, à son sens, de qualité véritable qu'humaine, parce qu'elle est la condition nécessaire de la qualité de toutes les créations. On lira avec intérêt ces pages sur les mœurs du temps.

LES ÉCHECS (N° 89) (Suite)

LA NOUVELLE RÈGLE INTERNATIONALE DU JEU D'ÉCHECS *(suite)*

Voici le texte de la nouvelle règle de 50 coups que je propose.

Règle de 50 coups et exceptions.

Si au moins 100 coups consécutifs ont été joués (50 par les blancs et 50 par les noirs) sans faire mat, jouer un pion ni prendre, la partie nulle peut être exigée. Mais il faut l'exiger pendant que ces conditions sont remplies, car si elles l'ont été, mais ne le sont plus, il est trop tard pour réclamer la partie nulle. Le compte des 50 coups recommence après chaque coup de pion et chaque prise.

Certains finales, très rares, sont gagnés, mais ne peuvent être gagnés que dans un nombre de coups sans jeu de pion ni prise dépassant la limite précédente. Ils font exception à la règle des 50 coups.

On ne connaît actuellement (1951) que trois finales de ce genre :

1° Une position de tour et fou contre tour. La voici :

Crosskill (Chess Player's Magazine, 1864.)

Blancs : Rç6, Tg7, Fç4.
Noirs : Ra8, Th1.

Les blancs jouent et gagnent. Ils prennent la tour noire après 55 coups sans jeu de pion ni prise ;

2° Plusieurs positions de deux cavaliers contre un pion. Voici la plus longue connue.

Troitzky (Deutsche Schachzeitung, 1906-1910).

Blancs : Rf1, Cf2, Cd3.
Noirs : Ré3, Pd4.

Aux noirs à jouer. Les blancs gagnent.

Dans la meilleure défense il y a 68 coups sans jeu de pion ni prise. Dans la plus longue défense (retardant autant que possible le coup du pion) il y a 71 coups sans jeu de pion ni prise, mais le mat sera donné plus tôt que dans la meilleure défense ;

3° Plusieurs positions de tour blanche et pion blanc a2 contre pion noir a3 et fou noir sur case noire (pour que le fou puisse défendre son pion) et les positions symétriques (tour blanche et pion blanc h2, contre pion noir h3 et fou noir sur case blanche).

La plus longue de ces positions est la suivante :

André Chéron, *France-Illustration* 25 juin 1949.

Blancs : Rg8, Té1, Pa2.
Noirs : Rb5, Pa3, Ff6.

Les blancs jouent et gagnent.

Les blancs prendront le pion noir après un minimum de 77 coups sans jeu de pion ni prise (l'actuel record de longueur).

La règle accorde 100 coups sans jeu de pion ni prise (au lieu des 50 accordés par la règle des 50 coups) pour gagner toutes les positions possibles de ces trois finales.

Si un nouveau finale de ce genre est découvert à l'avenir, la règle accordera pour gagner toutes les positions possibles de ce nouveau finale, un nombre de coups dépassant d'au moins 20 (j'entends 20 joués par un seul camp), la plus longue position gagnante étudiée de ce finale hypothétique. Si cette dernière n'exige pas plus de 80 coups, on gardera la limite de 100 coups (100 joués par un seul camp).

Mes lecteurs connaissent le troisième finale. Sa découverte est mon œuvre personnelle et j'en ai donné trois exemples à *France-Illustration* en 1949. Pour réglementer convenablement les deux cas de partie nulle par dépassement de 50 coups ou par triple retour de la même position (je traiterai ce cas dans ma prochaine chronique), n'oublions pas notre but : mettre fin légalement à une partie dont la prolongation est inutile parce que les blancs et les noirs ont suffisamment prouvé leur impuissance à la gagner.

N'oublions jamais non plus que de telles règles doivent avoir trois qualités essentielles :

1° Les règles ne doivent pas être arbitraires, mais avoir pour fondement une connaissance exacte du jeu.

Cela ne va pas de soi si j'en juge par le texte suivant, qui aurait réuni quelques suffrages (Stockholm, novembre 1950) :

« Ce nombre de 50 coups peut être augmenté pour des positions déterminées, mais à condition que ce nombre et ces positions aient été clairement établis avant le commencement de la partie. »

Déterminées et établis par qui ? Faut-il comprendre qu'avant un tournoi on réunira désormais les maîtres pour leur demander leurs opinions ? Il y aura autant d'opinions que de maîtres. Car les champions du monde eux-mêmes n'ont aucune lumière sur ce problème parce que ces finales sont trop rares pour qu'ils gaspillent leur temps à les étudier. Fera-t-on voter les maîtres ? Mais fait-on voter une assemblée de malades pour choisir le meilleur traitement d'une maladie ?

Et qui donc se chargera « d'établir clairement » les millions de positions gagnantes ?

Ce texte, d'autant plus sonore qu'il est plus vide, ne résout pas le problème : il s'en débarrasse.

Ce n'est pas par un abus de pouvoir contre la science et la raison que cette matière ardue doit être régie, mais par une connaissance exacte du problème.

Ce n'est pas la fantaisie de je ne sais quels aspirants dictateurs des échecs qui doit faire loi en ce domaine, mais la science des spécialistes dont le nombre se compte sur les doigts d'une main dans le monde entier.

Ce serait violer l'esprit du jeu que d'accorder trop ou trop peu de coups (sans jeu de pion ni prise) pour gagner de tels finales ;

2° Les règles doivent être équitables.

Elles doivent accorder au camp le plus fort une marge suffisante pour vaincre et ne pas le frustrer de la victoire parce qu'il n'a pas adopté constamment la solution la plus courte. Elles ne doivent pas infliger au camp le plus faible la cruauté d'une prolongation de la lutte plus grande qu'il n'est raisonnablement nécessaire.

On accorde 50 coups pour mater avec fou et cavalier alors que 32 suffisent probablement toujours. Cela fait une marge de 18 coups seulement. J'ai choisi une marge de 20 coups, ce qui permet d'adopter la limite supérieure de 100 coups, un nombre facile à retenir et qui n'a guère de chances de devenir insuffisant un jour ;

3° Les règles doivent être aisément applicables.

C'est le cas de la mienne, puisqu'il n'y a plus à analyser la position pour rechercher si elle est gagnée ou nulle et, si elle est gagnée, en combien de coups.

On connaît une position de tour et fou contre tour exigeant plus de 50 coups. Il est vraisemblable qu'il doit y en avoir d'autres. Le joueur qui a le fou doit bénéficier du doute et on doit lui accorder 100 coups pour gagner, sur la simple constatation qu'il y a cinq pièces sur l'échiquier : roi et tour contre roi, tour et fou. Pas besoin d'analyser la position spéciale de ce finale.

Et si l'on démontre ensuite que la position était gagnable en 20 coups ? Il n'y aura pas là plus de ridicule que d'accorder 50 coups pour mater avec roi et dame contre roi alors que 10 coups suffisent toujours.

(A suivre.) ANDRÉ CHÉRON.

CHAMPIONNAT DU MONDE

Le match en vingt-quatre parties pour le titre de champion du monde des échecs s'est déroulé à Moscou du 15 mars au 11 mai 1951 entre Botwinnik (tenant du titre), quarante ans, et Bronstein, vingt-sept ans.

Le match ayant été nul, Botwinnik reste champion du monde.

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

Série « Saint-Paul » en Grèce

A l'occasion du mille neuf centième anniversaire de l'arrivée en Grèce de l'apôtre Paul, les postes helléniques ont fait paraître une intéressante série de quatre timbres.

Le 700 dr. violet représente un autel avec l'inscription « Au dieu inconnu. » Sur le 1.600 dr. bleu on voit saint Paul tenant l'Evangile, d'après une fresque de Mistra. Le 2.600 dr. marron reproduit les traits de l'apôtre d'après un tableau du Greco. Enfin le 10.000 dr. brun rouge montre le saint prêchant devant les Grecs. Tous ces timbres, gravés en taille-douce, portent les dates « 51-1951 ».

Nouvelles des États-Unis

Au début de cette année les postes nord-américaines se sont montrées très parcimonieuses en émissions nouvelles, contrairement à leur habitude. Ces derniers temps cependant des 3 cents commémorant divers événements ont été mis en circulation.

Fin mai paraissait le 3 c. gris des « Vétérans fédérés ». Le 14 juillet c'était

au tour d'un 3 c. vert jaune dédié au centenaire de l'Etat du Nevada. Le 24 du même mois est sorti un 3 c. bleu émis en commémoration du deux cent cinquantième anniversaire du débarquement à Detroit d'Antoine de La Mothe-Cadillac. Le 1er août, enfin, une autre valeur a rappelé le soixante quinzième anniversaire de l'admission du Colorado dans l'Union américaine.

Nouvelle série artistique au Liechtenstein

Le 24 juillet a paru au Liechtenstein une série de bienfaisance illustrée de reproductions de tableaux célèbres appartenant à la collection princière.

Voici les valeurs et les sujets choisis : 10+10 cent. vert, *Canal*, par Albert Cuyp ; 20+10 cent. marron, *Portrait*, par Frans Hals ; 40+10 cent. bleu, *Paysage*, par Ruysdael.

Comme d'habitude, la série a été héliogravée par Courvoisier, La Chaux-de-Fonds.

J. BELLAY.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale »
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

PORCS 3.000 fr. pièce, venir choisir. Agneaux, veaux, vente à crédit. Ecrire : Porcherie FARM, MONTESSON, S.-et-O.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Au GRAND HOTEL du CAP FERRAT
entre NICE et MONTE-CARLO - Tél. 250-20.
T. les joies de l'été. Son site - Sa piscine - Sa plage.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

EXPORTATION

FABRICANTS

TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE